3 1761 08265363 5

ÉMILE BAUVIN

CHAPUIS

ÉPISODE DE LA

RÉVOLUTION LIÉGEOISE

(1794)

DRAME EN 4 ACTES

EN VERS

BRUXELLES
IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE
RUE DE L'INDUSTRIE, 26

1875

1468

CHAPUIS

Portrait à l'eau-forte par Léopold Flameng

ÉMILE BAUVIN

CHAPUIS

ÉPISODE DE LA

RÉVOLUTION LIÉGEOISE

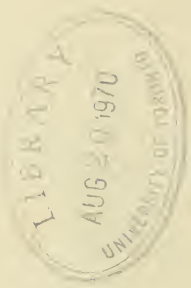
(1794)

DRAME EN 4 ACTES

EN VERS

BRUXELLES
IMPRIMERIE FÉLIX CALLEWAERT PÈRE
RUE DE L'INDUSTRIE, 26
—
1875

PQ
2192
B7C5



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chapuispisoded00bauv

C. J. CHAPUIS.

NOTICE HISTORIQUE

L'histoire de la principauté de Liége n'est qu'une longue série de luttes entre le pouvoir despotique des princes-évêques et celui d'une population trop altière pour se laisser opprimer. Tantôt, c'est l'évêque qui triomphe et qui écrase son peuple à l'aide des armées étrangères; tantôt, c'est le peuple lui-même qui, secouant le joug de ses princes, leur impose le respect de ses franchises et de ses droits. Ainsi se conclut la paix de Fexhe, ce traité fameux, surnommé la grande charte des Liégeois auxquels il garantissait les plus larges libertés.

Mais le pays de Liége ne devait pas jouir longtemps de tels priviléges. Ces institutions démocratiques remises en question par l'ambitieuse et oppressive maison de Bourgogne, furent anéanties par la maison de Bavière qui lui succéda. Dès lors ce vieil adage : « Pauvre homme en sa maison est roi » ne fut plus qu'une dérision. Malgré les plus sanglants désastres, les Liégeois ne perdirent pas cependant leur indomptable amour de la liberté et, chaque fois qu'ils le purent, ils prirent les armes pour reconquérir leur indépendance.

Maximilien de Bavière les opprima au moyen des troupes allemandes et leur enleva ces glorieuses libertés. Ce fut en 1684 que ce despote anéantit les corporations des métiers et les institutions démocratiques du pays. Il y substitua l'odieux règlement qui porte son nom, et pendant un siècle, la nation fut privée de toute vie politique.

Lorsque la Révolution française éclata, le peuple liégeois gémissait encore sous la tyrannique domination de ces princes étrangers, qui lui fesaient subir la loi de l'arbitraire et de leur bon plaisir. Sa nature héroïque, le sang qui coulait encore dans ses veines, sans que les flots qui en avaient été répandus naguère pour l'indépendance de la patrie, eussent pu le tarir, lui firent acclamer avec enthousiasme les doctrines de quatre-vingt-neuf. Ne lui promettaient-elles pas la fin d'un régime abhorré et le règne tant désiré de la liberté qu'il chérissait?

En ce temps-là vivait à Verviers un jeune médecin, nommé Grégoire Chapuis. L'art de guérir lui plaisait parce qu'il lui permettait d'apporter quelques soulagements aux souffrances de l'humanité. La profession qu'il avait embrassée était du reste héréditaire dans cette famille dévouée à ses semblables. Il avait pris son grade de docteur à Paris, où il avait étudié pendant quelque temps sous la direction des praticiens les plus célèbres de l'époque.

Ce séjour eut certainement beaucoup d'influence sur la direction de ses idées. La bonté de son cœur le porta naturellement à s'occuper des grandes questions qui commençaient à agiter la France et qui bientôt allaient remuer le monde. Dans leurs œuvres, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Diderot, ces génies qui avaient

préparé la Révolution, lui montraient la route à suivre. Cet homme généreux ne pouvait que s'élancer dans cette voie en applaudissant à l'affranchissement qui s'annonçait.

C'est sous l'empire de ces idées que CHAPUIS revint dans sa ville natale. Il y prit la place de son père qui mourut quelque temps après son retour. Dès lors commença pour lui une vie de travail, de dévouement et d'abnégation. Il se fit l'esclave de son cœur, il se consacra avec une ardente sollicitude à ses malades, surtout aux pauvres. Un mot le fera connaître. S'il était appelé en même temps chez le pauvre et chez le riche, il accourait d'abord auprès du premier « par la raison, disait-il, que celui-ci n'étant pas entouré d'autant de soins, demandait un plus prompt secours. » La fréquentation de ses malades pauvres le mit bientôt à même de connaître l'esprit de la population et de sonder ses misères morales et matérielles. Pour venir en aide à tant de souffrances, il fonda, avec le concours de quelques amis, des sociétés de secours et d'enseignement. Il eut, dès ce temps, l'admirable idée d'instituer des cours du soir pour les ouvriers.

Malgré ses travaux, CHAPUIS ne se désintéressait pas des questions humanitaires qui passionnaient son âme ardente. Il suivait les événements qui s'accomplissaient en France. La crise sociale se poursuivait. Le vieux monde tremblait sur ses bases. La tyrannie et l'arbitraire s'écroulaient devant la Révolution.

Quelques faits isolés avaient déjà montré à quelles représailles le juste ressentiment du peuple pouvait le porter contre ceux qui, jusqu'alors, l'avaient tenu courbé sous un joug de fer. CHAPUIS trembla de voir compromettre par un crime la cause de ceux qu'il

aimait. Que fallait-il faire? Enseigner au peuple à se servir de la liberté reconquise; le rendre magnanime et grand, en l'empêchant de se venger des excès commis par ses oppresseurs en se livrant à d'autres excès; lui apprendre à considérer avec calme la chute de l'ancien monde; lui dire en paroles de feu, que la garantie de ses droits dépendait de la dignité avec laquelle il saurait observer ses devoirs.

Et, dans une série de conférences données en plein air, au Gris-Chevris, il expose à la multitude qui l'écoute avec confiance, les droits et les devoirs du citoyen.

La Révolution avait eu son contre-coup au pays de Liége. L'évêque s'apprêtait à l'étouffer dans le sang de ses sujets, lorsque ce peuple de France, qui eut la gloire « de faire la besogne du genre humain » décréta la victoire. Un million de républicains envahit l'Europe portant partout la « bonne nouvelle » de l'avénement de la liberté.

A Liége, l'évêque s'enfuit devant le juste ressentiment du peuple. Le pays est libre. Il nomme de nouveaux magistrats selon les règles des coutumes démocratiques qu'il avait jadis introduites dans ses mœurs. Chapuis est appelé à siéger au Conseil de la commune. C'est là qu'il se fait l'apôtre, le défenseur des principes de sécularisation qui viennent d'être proclamés. On institue l'état-civil. Il se charge de cette partie de l'administration. Hélas! il ne savait pas qu'en accomplissant son devoir de magistrat, en appliquant les lois nouvelles qui sont la base des constitutions modernes, il fournissait à ses ennemis le prétexte de sa condamnation et de son supplice.

La Convention nationale liégeoise est constituée. A

Verviers, le peuple surexcité veut se venger des aristocrates. Au club des « Sépulchrines » on parle d'assassiner tous les ci-devant, de brûler leur maison, de s'emparer de leurs biens ; CHAPUIS, au péril de sa vie, parvient à calmer toutes ces colères. Il détermine le Conseil municipal à établir un comité de surveillance chargé de recevoir les plaintes de ceux qui se croient lésés. Il en est le membre le plus zélé, le plus intègre, et par ses efforts, il parvient à pacifier la ville.

Après la bataille de Neerwinden, la Belgique entière retombe sous le joug de l'Autriche. Le prince-évêque de Méan est rétabli à Liége comme « prince régnant légitime. » Les violences réactionnaires recommencent. Grégoire CHAPUIS songe d'abord à s'exiler. Dans sa retraite il reçoit une lettre d'un faux ami qui l'engage à revenir auprès de sa femme et de son enfant. Les ayant laissés sans soutien, il n'eut pas le courage de résister. Il n'y a plus de danger, lui dit-on : il le croit et se décide à rentrer dans sa ville natale.

A peine arrivé, il est arrêté et conduit à Liége où il languit neuf mois dans un cachot. Sa pauvre femme, tuée par le chagrin, s'en va mourir au Gris-Chevris, au lieu même où CHAPUIS avait exhorté le peuple à ne point se venger de ses ennemis.

A toutes les supplications des amis de cet homme de bien qui demandaient sa délivrance, l'évêque ne répondit que par un cruel refus ; un jour qu'un prêtre, le beau-frère du martyr, l'implorait, il dit : « Nous ne voulons plus de philosophes ! »

Le procureur général Fréron instruisait son procès, sans qu'il fut permis à l'accusé de chercher les moyens de se défendre. On ne put formuler contre lui que ces

deux griefs : « Il avait marié civilement (*) ; il avait prêché la réunion de son pays à la France ! » Ce malheureux pays, le prince-évêque voulait le maintenir sous l'odieuse domination germanique.

Dans la nuit du 1er au 2 janvier 1794, CHAPUIS fut reconduit à Verviers, dans un tombereau, assis sur son cercueil et entre deux capucins qui lui parlaient de la justice divine.

Le 2 janvier au matin, il eut la tête tranchée par sept coups de hache. — L'histoire dit que quelques scélérats à cocarde noire entouraient seuls l'échafaud. — La ville était comme déserte. Le peuple, en deuil, pleurait en même temps la mort d'un homme qui se sacrifiait pour son bonheur et la liberté bannie du sol de la patrie.

Maintenant que les conquêtes morales de la Révolution française sont assurées ; maintenant que la liberté étend sur nous son égide protectrice, ne devons-nous point nous souvenir de ces hommes qui ont combattu la grande lutte de la fin du siècle dernier ? N'est-il point de notre devoir, à nous qui sommes le peuple, de nous rappeler que la confiance et l'estime du peuple furent autant de titres de proscription pour ceux-là qui dévouaient leur vie à son bonheur ? N'est-ce point par eux qu'il nous est donné de pouvoir jouir de leur précieux héritage ? N'est-ce point en mourant qu'ils nous ont conquis le droit de vivre libres ? N'est-ce point à leur dévouement et à leurs travaux que nous devons la

(*) Le texte de l'interrogatoire porte : « *N'est-il pas vrai que vous avez commis cette horreur.....* »

quiétude qui fait mépriser les efforts du monstre lorsque, dans une dernière convulsion, il essaie vainement de ressaisir quelques lambeaux de son pouvoir tyrannique. Enfin, quand nous contemplons dédaigneusement la rage désormais impuissante de cet antique ennemi de l'humanité, obligé, pour ne pas succomber immédiatement, de réclamer sa part des libertés qu'il avait condamnées, ne s'élève-t-il pas en nous un sentiment de reconnaissance pour ceux-là qui nous ont sauvé de ses griffes?

Certes, pour une cité comme pour un peuple, c'est un devoir, et un devoir sacré, d'honorer ses grands citoyens, mais surtout ceux dont la mort glorieuse a marqué le commencement d'une ère de bonheur pour les nations.

Un peuple libre doit vouloir entourer d'une auréole indestructible ceux qui furent ses libérateurs.

Chapuis est l'un des hommes qui se sont associés à l'œuvre de l'émancipation du monde, avec un dévouement et une abnégation admirables. S'il n'est pas un de ces grands génies qui éclairent toute une époque, il est, du moins, le soldat mort au champ d'honneur, le glorieux martyr d'une cause immortelle!

Verviers le réclame comme le meilleur de ses enfants; Verviers veut, en lui élevant une statue, glorifier sa mémoire, perpétuer son souvenir, tout en affirmant haut et ferme les principes pour lesquels il a donné sa vie.

Pierre Grosfils.

PERSONNAGES

CHAPUIS, (Grégoire), docteur.
DEVOS, (Jean), chevalier.
XHOFFER, ouvrier.
JARDON, conseiller communal.
LAURENT, conseiller communal.
FRÉRON, procureur de l'évêque de Liége.
Premier ouvrier.
Deuxième ouvrier.
Geôlier.
MARIE, femme de Grégoire Chapuis.
CATHERINE, belle-sœur de Chapuis.
MARIE-JEANNE, femme de Xhoffer.

—

Les 2 premiers actes se passent à Verviers. — Les 2 derniers à Liége.

—

1793-1794

CHAPUIS

ACTE PREMIER

La maison de Chapuis. — Un salon très-simplement meublé selon le goût du temps.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, CATHERINE.

Marie est assise devant une table et compulse un livre de compte. Catherine debout devant elle.

MARIE, *alignant de l'argent.*

Trente livres ! Voilà, ma sœur, bien votre compte.

CATHERINE.

J'accepte cet argent avec un peu de honte.

MARIE, *se levant.*

Il est pourtant à vous !

CATHERINE.

Je songe avec terreur
Que depuis deux longs ans, votre mari, ma sœur,
Est mon unique appui ; je crains qu'il ne se lasse !

MARIE.

Alors que de son frère il a repris la place !
Quand pour vous soutenir, il vous tendit la main,
Grégoire accomplissait des devoirs le plus saint.
Hubert était banni ; vous restiez seule au monde,
Nous devions apaiser votre douleur profonde.

CATHERINE.

Et vous m'avez tous deux noblement secouru ;
Par vos constants efforts le mal a disparu.
Mes enfants ont grandi, sans savoir que leur mère
Doit à vos tendres soins d'ignorer la misère.

MARIE.

N'auriez-vous pas agi, ma sœur, ainsi que nous ?
Secourir ses parents est un devoir si doux !
Et puis en reprenant d'Hubert la clientèle,
Chapuis trouvait moyen de stimuler son zèle ;
Plus son labeur est grand, plus son cœur est heureux ;
Et c'est avec bonheur qu'il travaille pour deux !

CATHERINE.

Comme vous êtes bons, et comme je vous aime !
Je me reporte encor à ce moment suprême,
Où mon pauvre mari nous quitta. — Je pleurais,
Songeant que j'eusse pu ne le revoir jamais.
Hubert s'était jeté dans les bras de son frère :
« Grégoire », lui dit-il, « je suis époux et père,
« Et je pars, et je vais laisser sans nul soutien
« Ma femme, mes enfants. » — « Va, frère, ne crains rien »,
Répondit votre époux, « je vais prendre ta place ;
« J'ai des bras, j'ai du cœur ; Dieu me fera la grâce
« De trouver double force, ayant double fardeau. »

MARIE.

Ce sentiment est juste.

CATHERINE.

Il est grand, il est beau.

MARIE.

Issus du même sang, la même politique
Les avait fait tous deux servir la République.
En frappant votre époux, on atteignait le mien,
Et du malheur d'Hubert Chapuis fesait le sien!

CATHERINE.

Pourquoi s'être jeté dans d'aussi folles choses?
Nous vivions bien heureux et les soucis moroses
Regardaient notre seuil, sans jamais s'arrêter.
Sa triste ambition vint un jour tout gâter:
Hubert voulut briller. Un rêve de puissance
De son esprit actif surprit la clairvoyance.
Le titre de docteur ne lui suffisait plus:
Il voulut gouverner! Vous savez, au surplus,
Où cela nous mena!

MARIE.

Pure et noble victime!
De son patriotisme on osa faire un crime!
Et la réaction, se vengeant à son tour,
Le bannit de Verviers sans espoir de retour.
Votre mari, ma sœur, est un homme admirable
Qu'on frappe injustement, et qui n'est pas coupable.
Lorsque l'évêque Hoensbroeck, chassé par les Français,
Laissa notre pays se gouverner en paix,
Le peuple était rempli des doctrines nouvelles
Qui nous venaient de France, ardentes, immortelles.
La liberté brillait, étincelant soleil!
Tous les cœurs s'enivraient d'un espoir sans pareil.
Admirable moment! On fonda la commune,
On brisa du passé toute entrave importune.
Et Verviers, pour choisir de mâles défenseurs,

De ses nobles enfants acclama les meilleurs.
Nos deux époux, ma sœur, eurent l'honneur immense
D'être nommés! Alors, tout remplis d'espérance,
Sûrs de vouloir le bien, jurant de l'accomplir.
Fidèles au devoir, ils surent le remplir.
En condamnant Hubert, vous devenez injuste.
Homme, il est votre époux; victime, il est auguste.
Deux raisons pour l'aimer!

CATHERINE.

Ah! quel sera son sort!
Loin de ces lieux, hélas! il va chercher la mort.

MARIE.

Il reviendra, ma sœur. Ayez donc confiance!

CATHERINE.

On m'a dit, ce matin, qu'en un combat la France
Avait été vaincue et que les Allemands
Tenaient Liége en leurs mains.

MARIE.

Trop pénibles moments!
Je n'ai rien entendu de ces graves nouvelles.

CATHERINE.

Notre avenir est plein de surprises cruelles.

MARIE.

Le ciel daigne éloigner de nous un tel malheur.

CATHERINE.

Si l'évêque revient, c'est fait de nous, ma sœur.

MARIE.

Le devoir accompli ranime le courage,
Et permet de braver d'un ennemi la rage.

CATHERINE.

Je tremble malgré moi!

MARIE.

Je mets ma force en Dieu,

C'est le maître puissant !

CATHERINE.

Il nous protège peu !

MARIE.

Ma sœur, si l'avenir se cache sous des voiles,
Si notre ciel paraît obscurci, sans étoiles,
N'en ayez nuls soucis, bannissez vos terreurs ;
Car le bien naît souvent au milieu des douleurs !

(*Elles se serrent les mains. Devos paraît.*)

CATHERINE, *embrassant Marie.*

Soit, je veux espérer, si cela peut vous plaire :
Vous obéir m'est doux, car vous m'êtes bien chère.

SCÈNE II

MARIE, CATHERINE ; DEVOS.

DEVOS, *descendant en souriant.*

Ah ! quel tableau charmant ! C'est à faire rêver !
Je voudrais entre vous un moment me trouver.

MARIE.

Vraiment ? On vous mordrait si vous tendiez la joue !

DEVOS.

On m'aime tant que ça ?

MARIE.

Ne faites pas la moue.
On vous doit deux baisers, je ne puis le nier :
Le jour de la Saint-Jean et le premier janvier.

DEVOS.

Deux, ce n'est pas beaucoup !

MARIE.

Trop pour votre mérite !

DEVOS.

C'est vraiment me combler. Dites moi tout de suite

Qu'à vos embrassements j'ai perdu tous les droits,
Et que la charité fait que je les reçois.

MARIE.

Si, grognon, vous avez des droits puisqu'on vous aime,
Malgré vos grands défauts!

DEVOS.

L'embarras est extrême.
Arrangez mieux cela: quoique ne valant rien,
Je suis aimé?

MARIE.

Sans doute!

DEVOS.

Expliquez-vous?

MARIE.

Eh bien,
Quoique de mon mari vous blâmiez la croyance,
Et que d'un passé mort regrettant la puissance,
Vous défendiez encor et le trône et l'autel,
Vous êtes notre ami, nous vous tenons pour tel.
Nous vous avons toujours vu généreux et juste,
Vous avez le cœur droit, la foi sainte et robuste.
Bien que vous vous trompiez, hélas! facilement,
Vous le faites sans fiel, toujours honnêtement.
Une conviction est chose respectable:
Croire ce que l'on dit, n'est pas être coupable.
On vous plaint, on vous aime, on veut vous convertir!

DEVOS.

L'arrêt est prononcé; mais sans me départir
Du respect que je dois à mon aimable juge,
Je lui dis qu'il se trompe!

MARIE.

Oui, cherchez un refuge
Dans quelque beau discours; cela me touche peu;

J'ai dit ce que j'ai dit, et j'ai raison !

DEVOS.

Morbleu !.....

CATHERINE.

Fi ! vous avez juré !

MARIE.

Pour un bon catholique,
C'est mal.

DEVOS, *souriant.*

Ah ! de la femme admirable logique !
« J'ai dit et j'ai raison ! » Le plaisant argument,
Que par de tels moyens on vainct facilement !
Raisonnez donc avec un grand enfant terrible !
Mais je me vengerai d'une façon horrible.

MARIE.

On n'a pas peur de vous ; on vous connaît !

DEVOS.

Allons,
Je ferai comme vous. Vous vous moquez, rions !

CATHERINE.

Avez-vous vu Chapuis ?

DEVOS.

Au Gris Chevris, sans doute,
Il donne la leçon au peuple qui l'écoute.
Comment un médecin, un savant, un lettré,
Peut-il par ce labeur se sentir attiré ?

MARIE.

Ce travail est pour lui le bonheur et la joie.
Lorsque, devant vos yeux, un malheureux se noie
Ne lui tendez-vous pas, sans hésiter, la main ?
Depuis dix-sept cents ans souffre le genre humain !
Chapuis veut l'éclairer ; il n'a que sa parole,
Mais la raison y met une sainte auréole.

Dans le champ de l'erreur semant la vérité,
Il enseigne à Verviers ce qu'est la liberté,
Remplissant un devoir admirable et sublime.

DEVOS.

De son beau dévouement il mourra la victime!

MARIE.

Alors qu'on veut le bien, on peut marcher sans peur,
La foi chasse la crainte et conduit notre cœur!

DEVOS.

Vous avez comme lui tempérament d'apôtre,
Il vous fallait Chapuis pour époux, et nul autre!

MARIE.

J'admire mon époux, j'aide son dévouement,
Et son cœur généreux soutient mon cœur aimant.

DEVOS.

Vous paierez, je le crains, ces grands mots héroïques.
Les rois auront bientôt détruit les républiques!

MARIE.

Pour arriver au but, on va droit devant soi.
Vaincu, comme vainqueur, on fait ce que l'on doit!
On ne transige pas lorsque l'honneur commande.
En face d'un danger, la valeur est plus grande
Alors que l'on défend la sainte vérité.
Laissez venir les rois!

DEVOS.

Folle témérité!

MARIE.

Leurs efforts ne pourront ébranler notre cause,
Elle plane ici-bas par dessus toute chose;
C'est la cause du vrai! Le Seigneur, dans sa main,
L'a prise et la conduit parmi le genre humain!

DEVOS.

Que son bras tout puissant vous sauve de l'orage!

Pauvres enfants troublés!

MARIE.

Nous aimons, sans partage,
Notre pays qui souffre.

CATHERINE.

Ah! mon époux Hubert
L'aimait aussi, Monsieur! A quoi sert de lutter?
Le malheur est sur nous et sa main nous enserre.

MARIE.

Le cœur qui croit en Dieu dans la douleur espère!

DEVOS.

Voilà ce que nous vaut le règne des Français!

SCÈNE III

MARIE, CATHERINE, DEVOS; CHAPUIS.

CHAPUIS, *de la porte.*

L'homme est libre par eux!

DEVOS.

Nous n'avons plus la paix.

CHAPUIS.

Nous pouvons librement gouverner la patrie.

DEVOS.

Ses flancs sont déchirés, sa poitrine est meurtrie.

CHAPUIS.

L'avenir est à nous, le triomphe est certain!

DEVOS.

Et le peuple affamé vous demande du pain!

CHAPUIS.

D'où viennent nos malheurs? D'un trop long esclavage!
Des maîtres d'autrefois c'est le triste héritage;
Laissez-nous respirer dans la paix, vous verrez

Que nos revers seront bien vite réparés.

DEVOS.

Le présent a de quoi me charmer, je l'avoue!

CATHERINE.

Partout du sang, des pleurs, des cris et de la boue!

DEVOS.

L'évêque Hoensbroek chassé, mourant dans son exil,
Son pouvoir remplacé par le pouvoir civil;
Les nobles expulsés, les églises fermées,
Et partout des Français les farouches armées
Parcourant le pays, les droits de l'homme en mains,
Voilà l'œuvre de paix de vos républicains!

CHAPUIS.

En condamnant l'excès sauvons du moins la cause.
La Révolution est une grande chose.
Le peuple en gémissant portait un joug de fer.
Lui, que le ciel créa grand, juste, ardent et fier,
N'était pour le seigneur qu'une bête de somme.
Un jour, le peuple a dit que Dieu l'avait fait homme,
Qu'il était votre égal, en tout, votre pareil;
Qu'il avait, comme vous, même place au soleil;
Alors, il réclama ses droits avec colère :
Le farouche lion secoua sa crinière,
Rugit et sous ses pieds déchira le tyran.
L'avenir s'élevait sur le passé mourant!

CATHERINE.

Ami, vous blasphémez l'éternelle justice.

DEVOS.

Abandonner la foule au gré de son caprice,
C'est saper les États dans leurs saints fondements
Et lutter contre Dieu!

CHAPUIS.

D'antiques errements

Nous cherchons à dompter la force impitoyable.

MARIE.

C'est une œuvre de paix !

DEVOS.

C'est une œuvre coupable !
Aux nobles le ciel dit : A vous de commander !
Et le peuple à cet ordre a devoir de céder !

CHAPUIS

Vous soutenez l'erreur, elle est mon ennemie !

DEVOS.

Ainsi l'homme en naissant est maître de sa vie?
Et seul dans l'univers peut se graver des lois :
Ses désirs d'enfants sont des volontés de rois.
Vois-tu se déchaîner les passions brutales,
Si le monde embrassait tes doctrines fatales.
S'entr'égorgeant entr'eux, les hommes éperdus,
Par nuls liens, par nuls droits, ne se sentant tenus,
Ressembleraient aux fous dont la stupide rage
Détruit sans raisonner. Dans le divin ouvrage
Est marqué le pouvoir de chacun ici-bas :
Les nobles l'ont entier, les vilains ne l'ont pas !

CHAPUIS.

Celui qui nous créa, comme eux vous a fait naître.
Alors vous vous croyez d'autre limon peut-être?
A part le titre ou l'or, de plus qu'eux qu'avez-vous?
Le soleil du bon Dieu pour vous est-il plus doux?
Vivez-vous autrement que vit un prolétaire?
Et lorsque vous mourez, vous faut-il plus de terre
Pour couvrir votre corps? Non pas, le même trou
Peut aussi bien loger le sage que le fou !
Si commander pour vous était un apanage,
En vous rendant puissant le ciel vous ferait sage.
Le pauvre obéirait de par la loi de Dieu !

Qui donc lui soufflerait ces paroles de feu :
Liberté! Liberté! Qui lui ferait comprendre
Ce que cela veut dire? Où pourrait-il apprendre,
Si Dieu ne le voulait, qu'il naît avec un cœur,
Et qu'il a droit de vaincre un tyran oppresseur?

CATHERINE.

De Jean-Jacques Rousseau c'est la thèse ordinaire.

MARIE.

C'est la loi de Jésus! Loi sainte qui m'éclaire ;
C'est une loi d'amour et de fraternité,
Qu'un Dieu marqua du sang de sa divinité.

DEVOS.

Oui, parlons de Jésus : le moment est propice.
Paris l'arrange bien ; il envoie au supplice
Ses ministres bénis. Il détruit ses autels
Et veut par des décrets, sottement solennels,
Remplacer le Seigneur par de nouvelles choses!
Les Romains couronnaient leurs idoles de roses,
Paris, à Notre-Dame, au lieu du Dieu puissant,
Met une courtisane ivre de vin, de sang ;
Au nom de la Raison, il se courbe, il l'implore :
Après ce crime-là, que faut-il faire encore?

MARIE.

Plaindre des égarés!

CHAPUIS.

La Révolution
A fait naître soudain une réaction
Qui sape aveuglément tout votre ancien système.
Le culte était pour vous comme un moyen suprême :
C'était au nom du ciel que vous frappiez vos coups,
Que le peuple acceptait humblement, à genoux,
Tant il voyait en vous une puissance sainte.
Mais la raison s'éveille et chasse au loin la crainte :

Il comprit qu'en vos mains, le divin gouvernail
N'était humainement qu'un lâche épouvantail ;
Que le Dieu de bonté n'aimait pas les victimes ;
Que vos ordres avaient des allures de crimes ;
Que Jésus, qui prêchait la paix et la douceur,
Ne pouvait désirer nos larmes de terreur !
Qu'au lieu des lois d'amour, d'équité, de justice,
Que sa divinité paya de son supplice,
Menteurs, l'intérêt seul chez vous prophétisait :
Vous aviez refondu dans un nouveau creuset
La foi, qui loin de vous ayant ouvert son aile,
Ne vous réchauffait plus de sa flamme immortelle.
Vous étiez devenus d'ignobles brocanteurs.
Vous avez succombé sous ce monceau d'horreurs :
N'en accusez que vous ! Le vent de délivrance
S'éleva radieux, irrésistible en France,
Tout ce qui n'était pas vrai, radieux et pur,
Ce qui se blotissait sous le mensonge obscur,
A chancelé, croûlant comme une informe masse.
Le mal a disparu dans l'ouragan qui passe !
Les prêtres, ces marchands, sont tombés avec vous.
Ne méritaient-ils pas de mourir sous nos coups ;
Ceux-là qui, flétrissant leur divin caractère,
Du mensonge odieux font une arme de guerre.
Ils n'étaient plus pour nous les ministres du ciel,
Nous les avons frappés, sans toucher à l'autel !

DEVOS.

Les hommes comme toi mènent le peuple au crime ;
Bien souvent ils en sont la première victime.
Aveugle généreux, tu te grises de mots,
Et ta cause te plaît, ignorant ses défauts !
Pour qu'un fruit soit exquis, il faut bien qu'il mûrisse,
Pour que l'enfant soit fort, le ciel veut qu'il grandisse,

Pour que le peuple soit fait pour la liberté,
Il faut qu'il la comprenne ! En toute vérité,
On se prend à trembler de ton inconséquence :
Tu parles liberté, le peuple dit : licence !
Toi, tu comprends le bien, lui désire le mal !
L'homme, ami, sache-le, n'est qu'un sot animal,
Qui ne fera jamais rien de bon par lui-même.
Par ses propres instincts, il voit tout à l'extrême,
Ignorant, versatile, il suit l'impulsion,
Sublime ou criminel, selon l'occasion.
Certes, je reconnais du passé la sottise,
Vouloir l'anéantir, voilà votre méprise :
On ne renverse pas ainsi l'œuvre du temps
Sans des dangers pour tous, tristes, inquiétants !
Ces rois que vous tuez devront bientôt renaître,
L'homme ne pouvant pas vivre et penser sans maître !
Vous démolissez bien, mais que construisez-vous ?
Vous êtes des enfants, des rêveurs, ou des fous !

CHAPUIS.

Ce que nous construisons est glorieux, en somme !
L'homme par nos leçons sait ce que vaut un homme !
Il agit librement loin de l'oppression,
Et le troupeau de serfs s'appelle nation !

DEVOS.

Vous voulez éclairer, commencez par instruire !

CHAPUIS.

L'homme qui pense apprend facilement à lire,
Car son esprit a soif de sublimes clartés !

DEVOS.

Des mots ! des mots ! des mots par le vent emportés !

CHAPUIS.

Des faits ! Ne sens-tu pas partout germer la vie ?
Le peuple a deviné sa force, il sent l'envie

D'agir en citoyen ; ce n'est plus un enfant
Courbé devant un maître acerbe, triomphant.
Il pense, il veut, il sent !

DEVOS.

Mais crois-tu qu'il raisonne?
Est-ce ton dévouement qui rend ta cause bonne?

CHAPUIS.

Montrez un but au peuple, il vous suit, calme et doux !

DEVOS.

Tâchez de l'arrêter, il marchera sur vous !
Ton rôle, mon ami, n'est qu'un rôle de dupe.
Le peuple à t'écouter tranquillement s'occupe.
Flatte ses passions, tu seras son ami !
Heurte sa volonté, tu n'es qu'un ennemi !
Le peuple adore un homme, une minute, une heure,
Cet homme est son jouet, il le berne, il le leurre ;
Un beau jour, fatigué, désirant du nouveau,
Il le jette sanglant, brisé, sur l'échafaud !

MARIE.

C'est assez prolonger cette vaine querelle !

CHAPUIS.

Le fou me fait pitié !

DEVOS.

Que je plains ce rebelle !

MARIE.

Là, vous voilà fâchés !

CATHERINE.

C'est un beau dénoûment !

DEVOS.

Il s'enferme aveuglé dans son entêtement.

CHAPUIS.

Il abuse avec moi des droits de la vieillesse !

DEVOS.

Ah ! ce mot est cruel ; dis plutôt la tendresse !

CATHERINE.

Marie, écoutez-les !

MARIE.

Ils sont bons tous les deux ;
Il ne peut arriver rien de fâcheux entr'eux.

DEVOS.

Tu sais que je maintiens mes paroles quand même !

CHAPUIS.

Tu sers ce qui te plaît ; moi, je sers ce que j'aime !

(*Xhoffer paraît, un bouquet à la main.*)

SCÈNE IV

CHAPUIS, DEVOS, CATHERINE, MARIE; XHOFFER.

XHOFFER.

Excusez-moi, docteur, si je suis indiscret !

CHAPUIS.

Nullement, mon ami.

MARIE.

L'adorable bouquet !

XHOFFER.

C'est un remercîment envoyé par ma femme.
Ce matin le soleil brillait, et la chère âme
Se sentait si vaillante, et le cœur si dispos,
Qu'elle a voulu sortir. Sans juger à propos
De vous en informer, j'ai consenti. Ravie,
On eut dit une fleur renaissant à la vie ;
D'abord faible et tremblante, et mesurant ses pas,
Elle allait lentement et soupirait tout bas,

Car le mal la tenait depuis longtemps recluse!
S'appuyant sur mon bras, et rougissant, confuse,
Elle riait parfois. « Vois, que le ciel est bleu, »
Disait-elle; « entends-tu les oiseaux du bon Dieu?
« Comme ils chantent gaiement! Que la nature est belle!
« Que mourir à vingt ans serait chose cruelle!
« Mais, grâce au bon docteur, je vis. Ah! malgré moi,
« Lorsque je songe à lui, mon cœur tremble d'émoi!
« Qu'il soit béni!..... » Ses yeux étaient voilés de larmes,
Et je pleurais aussi, songeant à mes alarmes!
Pourtant nous nous sentions bien heureux tous les deux!
Nous nous étions assis sous un tilleul ombreux,
Le printemps souriait, tout fier de sa parure.
Partout l'herbe croissait, partout comme un murmure,
Un vent plus parfumé courait parmi les fleurs.
Que la nature est grande, et quels pensers meilleurs
Elle fait naître en nous! Les deux mains enlacées,
Ma femme et moi laissions s'égarer nos pensées;
L'avenir souriait, il était bien à nous,
Et ce bonheur, docteur, nous le devions à vous!
Ma femme se leva tout à coup. « Cette vie,
Que Chapuis à la mort a vaillamment ravie,
Comment la lui payer »? Pauvres, nous n'avons rien.
Mais comme le docteur est un homme de bien,
Porte-lui ce bouquet ». Et ses mains vacillantes
Allaient parmi les fleurs, prenant les plus brillantes,
Les cueillant à la hâte. « Ami, porte-le lui!
« Dis-lui que le soleil a brillé dans ma nuit,
« Dis-lui que dans mon cœur son nom vivra sans cesse,
« Dis-lui.... » Mais les sanglots l'étouffaient!

CATHERINE.

Douce ivresse!
Beau-frère, ce bouquet est un titre d'honneur.

XHOFFER.

En vous l'offrant, j'y mets le meilleur de mon cœur !

DEVOS.

Toujours faire le bien est ton unique ouvrage !

MARIE.

Grégoire, je ne puis t'adorer davantage :
Mais ma fierté grandit de t'avoir pour époux !

XHOFFER.

Ma femme bénira votre nom à genoux !

CHAPUIS.

Ah ! ne m'accablez pas ! soulager la souffrance
Est le fait de mon art. Bénissez ma science,
Mais n'exaltez pas tant le faible médecin.

XHOFFER.

Sans vous j'aurais connu les tourments de la faim ;
Nous étions malheureux. Quand ma femme fut mère,
A son triste chevet se dressa la misère :
Le travail me manquait, je n'avais plus d'espoir ;
Et la mort me tenta bien souvent, quand, un soir,
Le docteur vint chez nous : il fut notre bon ange,
Notre consolateur ! Et quand le blond archange,
Gage de notre amour, put entr'ouvrir les yeux,
La misère était loin, et nous vivions heureux !
Ah ! je voudrais pouvoir vous consacrer ma vie !

CHAPUIS.

D'un don si précieux je n'aurai nulle envie !

XHOFFER.

Mais comment m'acquitter ?

CHAPUIS.

Oublions le passé,
Car mon œuvre d'hier est un rêve effacé !
Si du bien que j'ai fait tu gardes souvenance,
Ta vertu me fera voir ta reconnaissance.

Travaille avec ardeur, inspire à ton enfant
De l'honneur et du bien un amour triomphant.
A plus pauvre que toi sois toujours secourable,
C'est la loi que prêcha notre Maître adorable;
Prends-le pour guide, ami, songe parfois à moi,
Et je serai payé !

XHOFFER.

Pardonnez mon émoi.

DEVOS.

Pleure ! ces larmes-là sont douces à ton âme.

CHAPUIS.

Contre vos compliments à la fin je réclame.
Adieu, Xhoffer, merci !

DEVOS.

Reconnaître un bienfait,
C'est le rendre plus cher à celui qui l'a fait.
Entre la main qui prend et la main qui présente,
Une communauté doit demeurer constante.
Le pauvre ne doit point rougir de recevoir,
Et le riche en donnant accomplit un devoir !

(*Xhoffer sort.*)

SCÈNE V

CHAPUIS, DEVOS, MARIE, CATHERINE;
LAURENT, JARDON.

MARIE.

Ces fleurs se faneront dans l'ombre et le silence,
Mais rien n'effacera ta douce bienveillance.
Je suis fière de toi, mon époux bien-aimé !

CATHERINE.

Père des malheureux, vous êtes bien nommé.

(*Laurent et Jardon entrent vivement.*)

CHAPUIS.

Quel trouble vous agite?

JARDON.

Un danger nous menace!

CATHERINE

Vous me faites trembler!

MARIE.

Expliquez-vous, de grâce?

JARDON.

Les Français sont battus, et dans Liége, ce soir,
Entrent les Allemands!

CHAPUIS.

Nul ne pouvait prévoir
Ce grand malheur!

CATHERINE.

Moins grand qu'il vous plaît de le dire.

DEVOS.

Quand le crime est vaincu, l'honnêteté respire.

JARDON.

Sûr de sa réussite, ardent à ressaisir
Le pouvoir souverain; sans prendre le loisir
De savoir si Verviers lui redevient fidèle,
L'évêque de Méan, emporté par son zèle,
Au château de Séroule arrivait aujourd'hui.

CHAPUIS.

S'il y demeure encor, ce soir c'est fait de lui!

JARDON.

Il ne l'a point quitté.

CHAPUIS.

D'où vient cette nouvelle?

JARDON.

D'un homme que je puis vous affirmer fidèle.

CHAPUIS.

L'évêque doit partir !

JARDON.

Hélas ! il n'est plus temps !
La ville a tout appris par quelques mécontents
Qui fuyaient le combat ! Aveuglé de colère,
Le peuple s'est levé !

CHAPUIS.

Mais que prétend-il faire ?

JARDON.

S'emparer de l'évêque !

LAURENT.

Essayer tout au moins !

JARDON.

Le comte de Méan est seul, tous les témoins
Affirment son danger.

LAURENT.

La juste Providence
Jette notre ennemi dans nos bras, sans défense.
Bénissons le hasard !

CHAPUIS.

Maudissons-le plutôt,
Si le peuple commet quelque crime tantôt.
Au milieu d'un combat, attaquer a des charmes :
Oseriez-vous frapper un ennemi sans armes ?

LAURENT.

Je ne repousse pas ce qui s'offre à ma main,
La bête en expirant emporte son venin !

DEVOS.

D'un vrai républicain voilà bien le langage !

MARIE.

C'est de la cruauté !

LAURENT.

Qu'est-ce donc, le courage?

CHAPUIS.

Ne perdons pas le temps en discours superflus,
Parlez, Jardon, parlez. Du peuple les élus
Doivent montrer à tous une juste prudence;
Il nous faut du sang-froid, même de la vaillance.

JARDON.

Le peuple, en un instant, animé de courroux,
S'armait de tous côtés!

DEVOS.

Laissez faire ces fous!

JARDON.

Des haches, des bâtons, des faulx, et quelques piques
Se trouvaient sous sa main! Méprisant les suppliques
Que j'adressais en vain, vers Séroule le flot
Vient de se diriger!

CHAPUIS.

Nous y serons bientôt!

LAURENT.

Voulez-vous arrêter l'ardente populace?

CHAPUIS.

Je vais où le devoir me désigne ma place.

DEVOS.

Quels projets sont les tiens?

CHAPUIS.

Calmer ces furieux.

CATHERINE.

Ils se riront de vous!

MARIE.

Et tu mourras par eux!

LAURENT.

Pensez-vous étouffer le tonnerre qui gronde?

Voulez-vous soulever avec la main le monde,
Que vous croyez tout seul apaiser les esprits !
Votre témérité vous brisera, Chapuis.

CHAPUIS.

Les chefs doivent à tous l'exemple du courage.
Un soldat déserteur peut vous paraître sage ;
Mais que penseriez-vous, dites, d'un général
Qui, perdant un instant le courage moral,
Délaisserait son poste au moment des batailles.
De son honneur perdu terribles funérailles,
Il ne lui resterait rien que le déshonneur.
Le peuple m'a nommé son conseil, son tuteur,
Je ne dois point faillir à cette grande tâche,
Reculer, de ma part, serait le fait d'un lâche !
Le peuple en son courroux ne peut plus raisonner.
Messieurs, devons-nous donc alors l'abandonner,
Notre mandat est-il chose inutile et vaine,
Que l'on garde à l'honneur, qu'on rejette à la peine?
A la gloire, au péril Verviers nous appela :
Puisque le danger vient, je réponds : Me voilà !

DEVOS.

Ah ! qu'il en coûte peu de nourrir des chimères !

CHAPUIS.

Un mot de vérité peut calmer des colères !

DEVOS.

On ne t'entendra pas !

CHAPUIS.

Je veux être entendu.
On peut ce que l'on veut !

DEVOS.

Que ton sang répandu,
Héroïque imprudent, retombe sur ta tête !

MARIE.

Grégoire, ne pars pas !

CHAPUIS.

Femme, ma vie est faite :
Je fais ce que je dois !

CATHERINE.

Mais vous allez mourir !

CHAPUIS.

Qu'importe ! Si je reste, un homme va périr !
Ne faut-il pas, ma sœur, protéger son semblable ?
De trop vous écouter mon cœur se sent coupable !

JARDON.

Citoyen, vous parlez en homme courageux,
Où vous alliez tout seul, nous marcherons tous deux !

CHAPUIS.

Bon courage, Marie, à bientôt !

MARIE.

Dieu te garde !

CHAPUIS.

Dans le devoir rempli je mets ma sauvegarde !

LAURENT, *bas à Devos.*

Ce Chapuis vertueux nous fera trembler tous.
Sa grandeur nous écrase !

DEVOS.

En seriez-vous jaloux ?

CHAPUIS.

Venez, ami Jardon, le combat nous appelle :
Deux contre mille, il faut déployer notre zèle !
Si le danger est grand, un cœur viril et fort,
Pour remplir un devoir sait mépriser la mort.

(*Il sort, entraînant Jardon. La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME

Une chambre dans la maison de Chapuis. — Portes au fond et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURENT, JARDON.

JARDON.

Quel motif, cher Laurent, en ces lieux vous amène?

LAURENT.

De Madame Chapuis je sais la triste peine,
Et je viens consoler, mon ami, sa douleur.

JARDON.

La voix de l'amitié peut calmer notre cœur
Alors que nous souffrons! Mais cette femme austère,
A cacher ses tourments trouve une joie amère.
Collègue, je crains fort que vous parliez en vain!

LAURENT.

Qui pourrait deviner les secrets de demain?

JARDON.

C'est fort énigmatique, expliquez-vous, de grâce?

LAURENT.

Dans les faits d'ici-bas l'espoir tient une place :
C'est lui qui nous soutient!

JARDON.

En est-il donc encor?

LAURENT.

Tout mal a son remède!

JARDON.

Et lequel a la mort ?

LAURENT.

Chapuis ne vit-il plus ?

JARDON.

Admirable victime!
Sa générosité l'a jeté dans l'abîme.
Il a sauvé l'évêque, et l'évêque, à son tour,
L'a chassé de ces lieux sans espoir de retour.
On a juré sa mort et, sans sa prompte fuite,
C'en était fait de lui!

LAURENT.

La vengeance va vite.
Frapper un ennemi plaît toujours au vainqueur.

JARDON.

La victoire peut-elle endurcir notre cœur?
A Séroule j'ai vu Chapuis devant la foule,
Arrêtant de la main cette vague qui roule
Comme un fleuve de mort. Tout un peuple enfiévré
Allait enfin saisir le tyran abhorré;
Les piques se levaient, mille cris de vengeance
Partaient de tous les rangs. Chapuis, plein de vaillance,
Seul, la poitrine nue, arrêta le torrent;
Ah! si vous l'aviez vu, comme il me parut grand!
La vertu rayonnait sur son pâle visage;
Sans pouvoir l'imiter, j'admirais son courage.
« Peuple, s'écria-t-il, calme ce vain courroux.
« La force est dans ton droit : reste paisible et doux;
« Celui que ta main cherche est venu sans défense,
« C'est payer lâchement sa juste confiance!
« Dans un sang innocent ne trempe pas tes mains,

« Les fils de Franchimont sont-ils des assassins? »
Comme un enfant soumis cette foule muette,
Sous ces mots généreux soudain courba la tête,
Plus de cris de courroux, plus de sabre levé;
Par la voix de Chapuis l'évêque était sauvé!

LAURENT.

Il a bien reconnu cet immense service!
Oubliant le bienfait, écoutant son caprice,
Il voulut s'emparer de son vaillant sauveur.

JARDON.

Cet homme du pouvoir ignore la grandeur;
Il s'abaisse et se perd!

LAURENT.

Il assouvit sa haine,
Et de le protéger ce n'était pas la peine.

JARDON.

Prévenu par Devos de son pressant danger,
Chapuis a pu s'enfuir.

LAURENT.

Les temps peuvent changer!

JARDON.

Mais rien en ce moment n'en donne l'espérance.
Chaque nouveau combat est fatal à la France.
La liberté se meurt sous la main du tyran;
Et Chapuis est perdu!

LAURENT.

Si le danger est grand,
Il ne faut pas, Jardon, le voir plus grand encore.
Chapuis peut revenir!

JARDON.

Mais l'évêque l'abhorre!

LAURENT.

C'est juger promptement un point encor secret.

Jardon, agirez-vous comme un ami discret ?

JARDON.

Ne doutez point de moi !

LAURENT.

L'évêque, je vous jure,
N'est point cet homme fier que chacun se figure :
Je l'ai vu l'autre jour.

JARDON, *surpris.*

Vous, mais à quel propos?

LAURENT.

Qu'importe ! je l'ai vu. C'est un homme dispos,
Au geste familier, vrai grand seigneur d'allure.

JARDON.

Vous avez vu l'évêque? Ah ! que dois-je en conclure?
Vous, un républicain?

LAURENT.

Je sentais un danger
Qui s'avançait vers nous ! Et, pour nous protéger.....

JARDON.

Parlez en votre nom, ne parlez pas au nôtre.

LAURENT.

Je voulais notre bien !

JARDON.

Votre bien, et nul autre.
Laurent, l'ambition égare votre cœur;
Et vos agissements me causent de la peur.
Je suis un ignorant des choses politiques,
Mais dans le chemin droit je marche sans répliques.
Dans la main d'un ami, sans peur je mets la main,
Mais quand un ennemi me rencontre soudain,
Si je suis le plus fort je le jette par terre;
S'il est le plus puissant, renfermant ma colère,
Je passe devant lui sans détourner les yeux.

Pactiser avec lui me semble injurieux.

LAURENT.

Jardon, vous vous perdrez avec votre innocence.

JARDON.

Dites honnêteté!

LAURENT.

Voyons, en conscience,
Pourquoi bouder l'évêque?

JARDON.

Ah! pas un mot de plus.
En traître c'est parler.

LAURENT.

Vos cris sont superflus.

JARDON.

Faites ce qu'il vous plaît, servez qui vous attire,
Vous êtes votre maître et je n'ai rien à dire.
Mais si quelque vertu reste dans votre cœur,
Demandez lui tout bas ce que c'est que l'honneur!

(*Jardon sort.*)

SCÈNE II

LAURENT *seul*, *puis* DEVOS.

LAURENT.

Fi de ces délicats qui fardent leur visage
Des dehors des vertus, des teintes de courage!
Que je hais ces gens-là! Devant eux affaissé,
Leur grandeur vous domine et vous courbe abaissé.
Jardon, ton tour viendra; Chapuis, le tien arrive!

DEVOS, *entrant.*

Vous me semblez, Laurent, en colère bien vive!

LAURENT, *troublé.*

Moi..... non, vous vous trompez.

DEVOS.

Vous songiez sûrement
A notre pauvre ami.

LAURENT, *se remettant.*

Mais oui, certainement!

DEVOS.

Pauvre docteur, combien il doit souffrir, sans doute.
Et sa femme..... Ah! Laurent, malgré moi je redoute,
Que ce départ ne soit à tous les deux fatal.

LAURENT.

Chevalier, vous voyez les choses trop en mal!

DEVOS.

Non, leurs cœurs sont brisés, et leur frêle enveloppe
Cache un germe de mort que le temps développe;
Marie est condamnée! Ah! je souffre pour eux.

LAURENT, *bas.*

Encore un de ces cœurs soi-disant vertueux!
(*Haut.*) Je vous quitte, Devos, le Conseil me rappelle!

DEVOS.

Pour le bien de Verviers employez votre zèle!

LAURENT.

Hélas! à rien changer, je m'emploierais en vain:
Le zèle au malheureux ne donne pas du pain.
(*Il sort par le fond. — Catherine entre à droite.*)

SCÈNE III

DEVOS, CATHERINE.

DEVOS, *à Catherine.*

Dites, que savez-vous de la pauvre Marie?

CATHERINE.

La nuit elle sanglotte, et le jour elle prie.
La douleur la tuera. Son cœur est loin d'ici,
Auprès de l'exilé.

DEVOS.

Ne parlez pas ainsi.
Elle aime son enfant; c'est une bonne mère.
Cet amour lui rendra sa peine moins amère.

CATHERINE.

N'espérez point cela. Triste et chétive fleur,
Elle plie et se tane au vent de la douleur !
Sans doute, elle sourit en voyant sa Cécile,
C'est un rayon d'espoir qu'un baiser de sa fille :
Mais, le baiser donné, la tristesse renaît
Et détruit tout le bien que la joie avait fait.

DEVOS.

Pauvre femme ! mon cœur tristement se déchire.
Je tremble de la voir, que pourrais-je lui dire?

CATHERINE.

N'avez-vous point reçu de nouvelles?

DEVOS.

Autant
Vaudrait n'en pas avoir !

CATHERINE.

Détour inquiétant !
D'un danger inconnu craignez-vous la menace?

DEVOS.

Du départ de Chapuis au Seigneur je rends grâce !

CATHERINE.

Vous avez vu l'évêque ?

DEVOS.

Inflexible pasteur !
Rien n'a pu l'émouvoir. Le désespoir au cœur,

J'ai dit ce que Chapuis était : parole vaine!
Ce ministre du ciel n'écoute que sa haine!

CATHERINE.

Le malheur pour toujours veille en cette maison.
Nous sommes tous perdus!

DEVOS.

C'est parler sans raison :
Le temps peut apaiser les plus grandes colères.

CATHERINE.

Le temps redoublera nos larmes, nos misères.
Seules, que ferons-nous?

DEVOS.

Femme, c'est blasphémer!
Votre foi dit de croire, et votre cœur d'aimer.
Si vous croyez en Dieu, laissez sa main puissante
Préparer l'avenir! Votre âme frémissante
Ignore ses décrets; courbez-vous sous ses coups.
Si la douleur vous tord, pleurez, mais taisez-vous!

CATHERINE.

Vous parlez en héros ; je ne suis qu'une femme!
Quand je sens la douleur qui gronde dans mon âme,
Briser mon cœur tremblant; je pleure.

DEVOS.

Et ce moyen
Amollit le courage et ne rapporte rien!

CATHERINE.

Qu'ai-je fait, dites-moi, pour qu'ainsi tout m'accable.
Un châtiment est juste atteignant un coupable,
Mais frapper l'innocent est injuste. Pourquoi
Vient-on dans mon amour me persécuter, moi?
J'ai vécu saintement, élevant ma famille,
Adorant mon époux, pure, chaste, tranquille ;
On me prend mon beau-frère, on m'a pris mon mari ;

Et vous voulez me voir accepter sans un cri
Ces coups immérités. La douleur est trop forte,
Hélas ! dans mes sanglots, mon cœur se réconforte,
J'y puise mon courage au lieu de l'amoindrir.

DEVOS.

Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que souffrir !

CATHERINE.

Je ne puis supporter un jugement inique.
Que maudite à jamais soit cette République
Qui nous prend nos époux, nos frères ; que maudits
Soient les soldats français et maudit leur pays !
Nous vivions dans la paix, avec eux vint la guerre.

SCÈNE IV

CATHERINE, DEVOS ; MARIE, *paraissant à droite, et ayant entendu.*

MARIE.

Avec eux est venu l'éclat de la lumière !
Au bout de leurs fusils brillait la liberté,
Dans leur sang a germé l'ardente vérité.

DEVOS.

C'est-à-dire qu'ils ont décimé nos campagnes ;
Le deuil et la douleur règnent dans nos montagnes !

CATHERINE.

Nos époux, nos enfants sont aux mains des bourreaux,
Et notre liberté dort au fond des tombeaux !

MARIE.

Non, du fond des tombeaux elle jaillit sublime !
Plus grande elle apparaît après un nouveau crime ;
Chaque homme que l'on tue est un nouvel éclair,
Météore éclatant comme un soleil dans l'air !

Lorsque pour une cause on subit le martyre,
Dieu la prend en sa main, sa volonté l'inspire!
Laissez agir le ciel, il fait bien ce qu'il fait,
Ce serait blasphémer qu'accuser son décret!

DEVOS.

Ne jouez pas ainsi la force et le courage,
Marie, et sans vouloir résister davantage,
Venez, pleurons tous deux votre Grégoire absent.

MARIE.

Dans le fond de mon cœur il est toujours présent!
N'attendez ni regrets ni plaintes de ma lèvre,
Si mon œil est brillant, si je tremble la fièvre,
Ce n'est point en songeant à mon cher exilé
Dont l'absence est pour moi le bonheur envolé.
Non. je souffre de voir triompher l'injustice,
Je pleure en nous sentant régis par le caprice
D'un prêtre usurpateur!

CATHERINE.

Marie, Ah! taisez-vous!

MARIE.

Je songe à l'avenir et ne crains rien pour nous.

DEVOS.

Du bonheur d'autrefois se rattache la chaîne.
D'espérance et de foi que notre âme soit pleine;
Le règne de la guerre a fui : voici la paix!
Tout ce qu'avaient brisé sous leurs pas les Français
Reparaît triomphant ; le peuple se rassure,
La licence s'enfuit. Une ère calme et pure
Se lève; et le bonheur que nous avions perdu,
Par la religion va nous être rendu!
Plus de pleurs, plus de cris, de douleur, de misère,
L'évêque nous revient, et l'évêque est un père!

MARIE.

Barbare, osez-vous bien prostituer ce nom?

CATHERINE.

Vous l'accusiez tantôt d'injustice!

DEVOS.

Moi, non.

CATHERINE.

Si.

DEVOS.

Gardant du passé trop grande souvenance,
Je souffrais de le voir se rappeler l'offense.

MARIE.

Il s'intitule évêque et règne en souverain!
Ah! Jésus, voilà donc ce que le genre humain
A fait de tes leçons. Atrocement sinistre,
Un homme qui se dit ton fidèle ministre,
Fait plier sous sa main le peuple prosterné.
Il s'assied sur un trône et, le front couronné,
Il a des courtisans ; et cette fière altesse
Représente un Dieu qui, monté sur une ânesse,
Fit dans Jérusalem son entrée! Ah! Jésus,
Si tu venais encor, on ne te croirait plus!
Tu vécus pauvrement, voulant prêcher d'exemple;
Tu chassas les vendeurs et les escrocs du Temple!
Le Temple maintenant appartient aux vendeurs;
Il n'est plus de croyants, mais bien des acheteurs.
Et l'on a tarifé chants, messes et prières,
Les meilleures, dit-on, sont toujours les plus chères;
On doit payer pour naître et payer pour mourir,
La devise du prêtre est : Toujours acquérir!
Sous des vêtements d'or étalant sa puissance,
Son faste sert, dit-il, à doubler la croyance;

Et si, dans ton courroux, sur terre tu venais,
Jésus, il t'enverrait convertir ses laquais !

CATHERINE.

Craignez qu'on vous écoute !

MARIE.

Eh ! ma foi, qu'on m'entende :
L'injustice me donne une force plus grande !

DEVOS.

Le pouvoir d'un évêque est un pesant fardeau ;
Il craint dans le présent quelque danger nouveau.
Mais, ce danger passé, souverain équitable,
Il tendra vers Chapuis une main secourable.

MARIE.

Vous savez bien que non, vous, son intime ami !
Il craint la vérité !

DEVOS.

Il craint un ennemi.

MARIE.

Grégoire en est-il un ?

DEVOS.

De tous le plus terrible,
Sa voix peut soulever tout un peuple paisible.

MARIE.

Si l'évêque a bien fait, qu'a-t-il à craindre ?

DEVOS.

Tout !
Il suffit d'un seul mot pour qu'il dresse le cou,
Ce peuple que je hais, et que Grégoire adore.
L'étincelle jaillit, et la flamme dévore !

MARIE.

On nous écrase alors sous une main de fer,
Mais un peuple muet n'est pas un peuple fier !

DEVOS.

On laisse au temps le soin de fermer les blessures.

CATHERINE.

Mais on compte plus tard se venger des injures!

DEVOS.

Femmes, loin d'ici qu'ont à craindre vos époux?
Ils vivent dans la paix!

MARIE.

Loin d'eux nous mourrons, nous!

DEVOS.

Sévère est la leçon, mais surtout équitable.

MARIE.

Le châtiment abaisse en frappant le coupable.
Il grandit l'innocent.

DEVOS.

Ne vous plaignez donc pas!

MARIE.

Ma lèvre est immobile, et je pleure tout bas.
Au Tout-Puissant j'ai dit mes tourments et ma peine.

CATHERINE.

Je veux savoir bientôt si la prière est vaine;
Oui, ma sœur, dès demain, aux genoux du vainqueur
Je me prosternerai les deux mains sur le cœur.
De ceux que nous aimons, moi, j'obtiendrai la grâce.

DEVOS.

Implorer un pardon, Madame, quoiqu'on fasse,
Est inutile, hélas!

MARIE.

Quoi! vous humilier
Devant notre tyran; quoi, vous, le supplier,
Ce serait abaisser nos époux et nous-mêmes.
Supportons noblement nos angoisses suprêmes,

Demander un pardon est d'un crime l'aveu.
L'innocent n'a qu'un juge, il est là-haut : c'est Dieu !

CATHERINE.

Quelle âme avez-vous donc?

MARIE.

L'âme d'une Romaine,
Qui ne sait point pleurer et qui porte la chaîne
D'une martyre ! O toi, toi qui lis dans mon cœur,
Dieu puissant, dont la main mesure ma douleur,
Réponds-leur, dis-leur donc que l'épouse et la mère
Ont le cœur déchiré par cette peine amère ;
Mais que se résignant à son malheureux sort,
Comme dernier refuge elle appelle la mort !

DEVOS.

La mort ! Qu'avez-vous dit? Eternelle faiblesse
Qui jette le fardeau qui lui pèse et la blesse,
Créature que Dieu d'un pur limon pétrit,
Vous savez expirer sans pousser un seul cri ;
Mais l'épouvantement de la lutte vous tue,
Relevez donc la tête, un instant abattue,
Apprenez à lutter, vous qui savez mourir !

MARIE.

Oui, vous avez raison ; mais je n'ose souffrir.

DEVOS.

Et lutter c'est souffrir, et Dieu veut la souffrance.
A nos cœurs ulcérés il donna l'espérance !
Et vous n'écoutez rien, et vous parlez de mort,
Et vous fuyez la lutte? Oubliez-vous encor
Que vous êtes épouse et mère? L'existence
Que l'Eternel nous donne est sous sa dépendance.
Ce que lui seul créa, lui seul peut nous l'ôter !
Contre la destinée il faut savoir lutter.
Laissez tranquillement s'amonceler l'orage,

Laissez vos jours si purs se couvrir d'un nuage;
L'ouragan passera, votre bonheur vermeil
Brillera comme brille un rayon de soleil!

CATHERINE.

Ah! que vous êtes bon!

DEVOS.

Au fond de la nuit noire,
Brillent comme un flambeau ces mots : attendre et croire!

MARIE.

Je crois.

DEVOS.

Non, vous doutez; et vous n'attendez pas!
Le désespoir vous tue et vous pleurez tout bas,
Elevez votre esprit, joignez les mains sans crainte
Vers le ciel, car là haut est l'espérance sainte!

MARIE.

Rendez-moi mon époux!

DEVOS.

L'espoir sort triomphant
Des épreuves d'un jour. Pensez à votre enfant.
Que lui resterait-il, si vous mouriez?

CATHERINE.

Marie!
C'est la voix d'un ami!

DEVOS.

O femme! espère et prie!
La prière console, elle élève le cœur
Et monte, encens divin, vers notre Créateur.

MARIE.

Quand la fatalité me pousse vers la tombe,
Espérer et prier, le puis-je? Ah! je succombe!

SCÈNE V

CATHERINE, DEVOS, MARIE; LAURENT.

(*Laurent entre rapidement au fond. Marie le voit et dit avec épouvante*).

MARIE.

C'est lui, c'est lui, Laurent, le messager de mort!

LAURENT.

La victoire appartient au cœur viril et fort!
Ne pleurez plus!

MARIE.

Hélas! l'attente décevante
Entre comme un poignard dans ma chair palpitante.

CATHERINE.

Nos cœurs n'espèrent plus depuis longtemps, hélas!

MARIE.

Que savez-vous? Je suis forte et je ne crains pas
D'entendre.

LAURENT.

Souriez, femme, et pleurez de joie,
Chapuis est revenu!

DEVOS.

Ciel! Ah! Pour que je croie
Au retour imprudent de Grégoire...

LAURENT, *montrant la porte du fond.*

Il est là!

DEVOS.

Le malheureux se perd!

MARIE, *courant vers la porte.*

Grégoire!

CHAPUIS, *entrant.*

Me voilà!

SCÈNE VI

CATHERINE, DEVOS, MARIE, LAURENT; CHAPUIS.

CATHERINE, *courant vers lui.*

Mon frère!

MARIE, *dans ses bras.*

Mon époux!

CHAPUIS, *les pressant dans ses bras.*

Heure de douce ivresse,
De mes yeux est tombé le voile de tristesse,
Un baiser de ta lèvre est comme un rayon d'or.
Et mon cœur sait bondir dans ma poitrine encor.

DEVOS.

Que viens-tu faire ici?

CHAPUIS, *simplement.*

Mais l'œuvre de ma vie:
Anéantir le crime et terrasser l'envie!

DEVOS.

Comment?

CHAPUIS.

On rend justice au proscrit innocent,
Et je rentre à Verviers, gracié mais puissant!

DEVOS.

Fou! Qui t'a dit cela?

CHAPUIS, *lui tendant un billet.*

Lis au long cette lettre
Qui me vient d'un ami.

DEVOS, *ayant lu.*

Non, dis plutôt d'un traître!

CHAPUIS.

C'est parler promptement.

DEVOS.

C'est sûrement parler.

LAURENT.

Cette lettre est de moi, je ne puis le céler.
Le pays est tranquille; et, plein de bienveillance,
De nos concitoyens soulageant la souffrance,
L'évêque a mis un terme aux arrestations.

DEVOS.

Et croyant deviner toutes ses actions,
Vous fiant follement sur un mot de promesse,
Vous faites revenir un proscrit ! Le temps presse,
Chapuis, je n'ose point parler de trahison,
Mais le danger est grand !

CHAPUIS.

Ah ! tu perds la raison !

DEVOS.

Fuis, te dis-je, il le faut !

MARIE, *se jetant au cou de Chapuis.*

Non, demeurons ensemble,
Que le même tombeau tous les deux nous rassemble.
La mort peut nous frapper, je la brave !

DEVOS.

Est-ce vous
Qui raisonnez ainsi ; allons, généreux fous,
Songez à votre enfant !

CATHERINE.

Sa douce voix vous prie.
Un père doit ses jours à sa fille, Marie !

MARIE.

Ah ! déchirant retour !

DEVOS.

Dis, m'obéiras-tu?

CHAPUIS.

Eh quoi ! j'ai retrouvé tout mon bonheur perdu,
Et tu veux que déjà je parte, je le quitte ;
Le bonheur est si court, la douleur vient si vite,
Laisse-moi réchauffer mon cœur endolori
Aux flammes du foyer. Toi que n'ont point meurtri
Les chagrins de l'exil, toi, moraliste austère,
Qui ne connus jamais les sentiments d'un père,
Raisonne froidement ; mais moi, je veux en paix
Savourer mon bonheur, quitte à mourir après.

(*Il serre sa femme dans ses bras.*)

DEVOS.

Laurent, qu'avez-vous fait ?

LAURENT.

Un acte heureux, en somme.

DEVOS.

Vous avez au bourreau livré cet honnête homme.

CHAPUIS, *à Marie.*

De cet asile heureux la bienfaisante paix
A calmé la douleur de mes esprits défaits.

MARIE.

Ami, j'ai bien souffert !

CHAPUIS.

J'ai bien souffert, Marie,
Loin de vous deux, et loin de ma chère patrie !
Et Cécile, dis-moi, grandit-elle toujours ?

MARIE.

Elle invoque ton nom en pleurant tous les jours !

DEVOS.

Grégoire, mon ami, par le Dieu qui m'écoute,
Je t'adjure de fuir !

CHAPUIS.

Non, j'ai suivi ma route.

Où le ciel m'a conduit, je veux rester : tais-toi !

DEVOS.

Mais la mort va venir !

CHAPUIS.

Tu te moques de moi.

DEVOS.

Je cherche à te sauver; quel intérêt aurais-je
A t'éloigner sitôt de Verviers et de Liége,
Si je n'étais certain que tu cours un danger.
Crois-tu mon amitié si facile à changer,
Que tu fuis aujourd'hui mon dévouement fidèle ?

CHAPUIS.

Je te sais dévoué, mais j'ai peur de ton zèle !
Ton sentiment t'aveugle.

DEVOS.

Hélas ! mon pauvre ami,
Ton fol entêtement ne fait rien à demi.
Du comte de Méan méprisant la disgrâce,
Chaque jour à ses pieds, pour toi je criais grâce;
J'exposais mon crédit à ce jeu dangereux;
Mais je voulais sauver un ami malheureux:
J'ai toujours échoué. Cet évêque implacable
Hait la philosophie, et veut voir un coupable
Dans chaque converti. Chapuis, je ne mens pas.
Par le ciel qui m'entend, fuis !

CHAPUIS.

Oh ! tristes combats !
Laurent, répondez-lui ; dites que votre lettre
N'est que la vérité.

LAURENT, *embarrassé.*

Moi, je ne sais..... peut-être !

CHAPUIS.

Vous vous troublez !

LAURENT.

Je vois des accusations
Et ne veux pas donner trop d'affirmations.

DEVOS.

Oui, vous avez agi follement.

CATHERINE.

Ah ! je tremble !

MARIE, *à Grégoire.*

Presse moi sur ton cœur, nous serons forts ensemble.

DEVOS.

Plongez-vous tous les deux dans un doux rêve d'or,
Grégoire, le réveil sera pour toi la mort !

CATHERINE.

Mon frère, si pourtant le chevalier affirme.....

CHAPUIS.

Ma sœur, mon cœur heureux me soutient, me confirme
Dans l'idée où je suis de demeurer ici.
L'évêque, je le sais, me tient à sa merci ;
Mais la promesse faite à Laurent me dispose
A rire des terreurs de cet esprit morose.

LAURENT.

Il ne m'a rien promis !

DEVOS.

Il m'a tout refusé !

LAURENT.

Peut-être en tout ceci me serai-je abusé !

MARIE.

Parlez mieux que cela ! Dites, que faut-il craindre ?

LAURENT.

Mais..... rien assurément !

DEVOS.

N'essayez pas de feindre !
Vous voyiez le péril, pourquoi donc le mander ?

LAURENT.

Vous le prenez d'un ton !

DEVOS.

J'ai droit de demander
Ce qui vous fait agir !

LAURENT

Sûr de mon innocence,
A vos lâches soupçons répondra mon silence,
Et je m'inquiète peu de vos menaces, moi.
J'ai fait ce que j'ai dû !

DEVOS, *lui montrant la porte.*

Misérable, tais-toi !

(*Laurent sort par le fond.*)

SCÈNE VII

CHAPUIS, DEVOS, MARIE, CATHERINE.

DEVOS.

Cet homme-là, Chapuis, vient par sa folle envie
De jeter au bourreau ton innocente vie.

CATHERINE, *épouvantée.*

Ah ! nous sommes perdus !

MARIE, *fermement.*

Tu dois partir encor?

CATHERINE.

Une hésitation peut causer votre mort !

CHAPUIS.

Partir, partir, hélas ! prendre la route sombre,
Où la douleur vous tient, triste, enveloppé d'ombre,
Pour vous mener au but inconnu de l'exil,
Qu'ai-je donc fait à Dieu? Dites, que me veut-il?

DEVOS.

Il te fait expier tes crimes politiques,
Et ce qu'il frappe en toi ce sont les républiques!

CHAPUIS.

Non, celui dont la main fait mouvoir le soleil
Ne peut point obscurcir cet horizon vermeil
Où le juste, le vrai, brillent sans nul mélange.
Par ma foi, ce serait une justice étrange
Que celle qui voudrait flétrir la vérité.
Tyrans, attaquez-vous à notre liberté,
Frappez, terrassez-nous, brisez notre faiblesse.
C'est un grand avenir qu'à mes enfants je laisse.
Quand nous expirerions sanglants à vos genoux,
Nous garderions l'espoir, le ciel est avec nous!

CATHERINE, *suppliante.*

Fuyez, je vous en prie; éloignez-vous, mon frère!

CHAPUIS.

Si tu m'aimes, Devos, tu comprendras qu'un père
A désir de presser son enfant dans ses bras.
Laisse-moi l'embrasser!

MARIE.

Ne nous refusez pas.

DEVOS.

Pour me prier ainsi, suis-je donc votre juge?

CHAPUIS.

Nul ne sait qu'en ces lieux j'ai trouvé mon refuge.

DEVOS.

Eh bien! pour un moment, je vais veiller sur toi,
Je reste à cette porte.

CATHERINE.

Oh! je me meurs d'effroi.

DEVOS.

Qu'un rapide baiser sur cette frêle tête

A de nouveaux dangers docilement t'apprête.

CHAPUIS.

Ce sera le sourire envoyé par les cieux;
Oui, Jean, il me rendra la foi des malheureux.

(*Il sort avec Marie. Catherine tombe en pleurant sur une chaise.*)

SCÈNE VIII

CATHERINE, DEVOS.

CATHERINE.

Je n'y vois plus, mes yeux sont inondés de larmes.

DEVOS.

La prière console et calme les alarmes.
Femme, jetez à Dieu votre cri de douleur.

CATHERINE.

Je ne sais plus prier !

DEVOS.

Vous doutez !

CATHERINE, *debout.*

Non, j'ai peur !
Entendez-vous des pas ! on marche dans la rue.

DEVOS, *après avoir écouté.*

La terreur de votre âme est follement accrue
Par vos nerfs agités, Madame, calmez-vous !
Par vos cris vous pourriez, hélas ! nous perdre tous.

CATHERINE.

J'aimerais mieux la mort qu'une lente torture !
Ah ! doutez-vous encor, on marche, je vous jure !

DEVOS, *à la porte du fond.*

Oui, vous avez raison.

FRÉRON, *du dehors*.

Ouvrez! Ouvrez!

DEVOS.

Pourquoi?

FRÉRON.

C'est l'ordre de l'évêque!

CATHERINE, *pleurant*.

Ah! c'en est fait de moi.

SCÈNE IX

CATHERINE, DEVOS; FRÉRON ET QUATRE SOLDATS.

DEVOS, *ouvrant*.

Que voulez-vous, Monsieur?

FRÉRON, *sur le seuil de la porte*.

Accomplir mon office.

DEVOS.

Que représentez-vous?

FRÉRON.

Du maître la justice.

DEVOS.

Et vous cherchez?

FRÉRON.

Celui qui justement proscrit
Revient braver nos lois. Voici mon ordre écrit!

(*Fréron et les soldats entrent.*)

DEVOS.

Je n'ai qu'à m'incliner. (*Bas.*) Chapuis aura sans doute,
En entendant frapper, pris de l'exil la route.
(*Haut.*) Et ce proscrit se nomme?

FRÉRON, *railleur*.

Il est de vos amis,

Monsieur le chevalier!

DEVOS, *fièrement.*

Oui, j'admire Chapuis
Et, dût son amitié me mener à ma perte,
Je le dis hautement et sans en rougir certe!

FRÉRON.

Je n'ai point à chercher la cause et la raison
De vos beaux sentiments. (*Aux soldats*) Vous, fouillez la maison.

CATHERINE, *s'élançant devant la porte de droite.*)

Vous ne passerez pas.

FRÉRON.

Eloignez cette folle.

CATHERINE, *à genoux devant la porte.*

Vous me tuerez d'abord.

FRÉRON.

La plaisante parole!

SCÈNE X

CATHERINE, DEVOS; CHAPUIS, *tenant son enfant dans ses bras.* MARIE. (*Ils paraissent à la porte de droite.*)

CHAPUIS, *à la porte.*

Vous cherchez un proscrit, le voilà près de vous.
Devant Dieu seul, ma sœur, on se met à genoux.
Relevez-vous! (*Il relève Catherine.*)

DEVOS.

Hélas! le malheureux se livre!
(*Bas.*) Comment! tu n'as pas fui, serais-tu las de vivre?

CHAPUIS, *descendant.*

(Marie tient son enfant par la main.)

Je suis las de la nuit qui m'enveloppe ici.

Vous m'apportez des fers, esclaves, me voici ;
L'honnête homme vaincu ne défend plus sa tête.
A l'évêque annoncez cette noble conquête.

FRÉRON.

Monseigneur est un juge et non pas un bourreau ;
Sa bienveillance est grande, et vous saurez bientôt...

CHAPUIS, *l'interrompant.*

J'espère qu'il sera simplement équitable,
Délivrant l'innocent, condamnant le coupable.

FRÉRON.

Il fera son plaisir.

CHAPUIS.

Qu'il fasse son devoir !

FRÉRON.

Il n'a point de leçon, Monsieur, à recevoir.

CHAPUIS.

En mon honnêteté je trouve un saint refuge,
Ma conscience seule est mon souverain juge,
J'ai servi mon pays comme un fils dévoué,
Si c'est là mon seul crime, il est tout avoué.

FRÉRON.

Il en est un plus grand : vous êtes philosophe !

CHAPUIS.

J'ai trouvé la lumière.

FRÉRON, *raillant.*

Admirable apostrophe
Qui double votre crime au lieu de l'amoindrir!

CHAPUIS.

J'ai reconnu l'erreur, j'ai voulu la flétrir.

FRÉRON.

Vous avez entraîné le peuple à votre suite
Et, le danger venu, vous avez pris la fuite.

CHAPUIS.

Non, puisque me voilà, prêt à subir la mort.
Si je l'avais voulu, je pouvais fuir encor !

MARIE.

C'est moi qui t'ai perdu, malheureuse égoïste !

CHAPUIS.

Te voir fut un rayon dans ma nuit sombre et triste ;
J'emporte ce rayon dans le fond de mon cœur,
Et ce moment bien court est pour moi le bonheur.

FRÉRON.

Partons !

MARIE, *pleurant.*

Accordez-nous encor quelques minutes,
Mon cœur est accablé par ces pénibles luttes :
Ne hâtez pas ainsi la séparation,
Ce serait m'enlever la résignation.

FRÉRON.

Je ne puis écouter ni plaintes ni prières.

DEVOS.

Vous pouvez adoucir des ordres trop sévères !

FRÉRON.

On me les a donnés. J'obéis et me tais.

DEVOS.

Accordez un moment à ces esprits défaits.

CHAPUIS, *tenant Marie dans ses bras.*

Femme, console-toi ! notre enfant te réclame.
Jamais sous la douleur n'a tressailli ton âme,
Toujours ferme et vaillante on sentait que ton cœur
Comprenait de Chapuis le devoir. Sans terreur
Accepte l'avenir. Je suis encor ma route.
N'assombris pas ta foi par cette ombre : le doute !
Crois encor, crois toujours ; c'est si bon de savoir
Que ceux qui vous sont chers ont rempli leur devoir.

Je te laisse en partant un pesant héritage,
Tu n'y failliras pas, je connais ton courage!
Inspire à notre enfant cet amour généreux
Qui nous a fait au bien nous livrer tous les deux.
Sur moi ne pleure pas, oh! ma femme chérie.
Immole ton amour au bien de la patrie!

MARIE.

Pourquoi nous prendre ainsi tous ceux qui nous sont chers,
O patrie adorée! Et pour briser nos fers,
Pourquoi te faut-il donc tant de sang?

CHAPUIS.

Saint mystère!
Le sang doit féconder le germe que la terre
Tient caché dans son sein; si les êtres aimés,
Arrachés de vos bras, sanglants, inanimés,
Vont grossir des tyrans la farouche conquête,
C'est que le châtiment de ces tyrans s'apprête!

DEVOS.

Unis ou séparés, à toi tout notre amour!

FRÉRON.

Ne parlez point si haut, vous aurez votre tour.

DEVOS.

Le chevalier Devos se rit de vos menaces,
Monsieur le procureur!

FRÉRON.

Toutes vos bonnes grâces,
Acquises à Chapuis, nous montrent votre jeu!

CATHERINE.

Un homme comme vous ferait douter de Dieu!

FRÉRON, *s'avançant vers elle.*

C'est par trop m'outrager!

CATHERINE, *le bravant.*

Frappez donc une femme,

Cet acte glorieux doit sourire à votre âme.

CHAPUIS, *les calmant.*

Il remplit son devoir, il est dans son bon droit,
Femmes, pleurez en paix!

CATHERINE.

Ah! je me meurs d'effroi.

FRÉRON.

Laissons ces vains discours, et partons! le temps presse.

CHAPUIS.

Le ciel protègera, ma femme, ta faiblesse.

MARIE.

Non, je pars avec toi!

CHAPUIS, *lui montrant Cécile.*

Ta fille pleure, hélas!

MARIE.

Chapuis, tu vas mourir!

CHAPUIS.

Je brave le trépas!

MARIE.

Ils te tueront!

CHAPUIS.

Tais-toi, car la douleur t'égare!

FRÉRON.

Qu'on entraîne cet homme!

MARIE, *à Devos qui la retient.*

Ah! laissez-moi, barbare.

CHAPUIS.

Hélas! si par la mort nous sommes désunis,
Nous nous verrons là-haut, femme, je te bénis!

(*Fréron et Chapuis sortent.*)

SCÈNE XI

CATHERINE, MARIE, DEVOS.

MARIE, *retenue par Devos.*

Laissez-moi, je veux suivre un époux que j'adore !
Croyez-vous que sans lui je puisse vivre encore ?

CATHERINE, *à genoux.*

Ah ! Seigneur, sauvez-le de la main du bourreau !

MARIE, *tombant sur une chaise.*

Grégoire, mon époux, je te verrai bientôt !

DEVOS.

Calmez-vous toutes deux. Dieu qui voit vos alarmes,
Sèchera doucement la trace de vos larmes.
Attendez, espérez ; j'agirai sans retard !

(Marie est assise. Catherine, à genoux devant elle, tient la petite Cécile. Les trois femmes forment un groupe.)

MARIE.

Vous serez impuissant !

CATHERINE.

Protège-nous, hasard !

DEVOS.

Le ciel me guidera dans ce moment suprême,
On est toujours vaillant pour aider ceux qu'on aime.
Chapuis, pour te sauver je me sens valeureux ;
Et devant moi je marche en regardant les cieux.

CATHERINE.

Allez-vous nous laisser sans force, sans défense ?

DEVOS, *à la porte.*

Je laisse à toutes deux la sublime espérance. (*Il sort.*)

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le cachot de Chapuis.

SCÈNE PREMIÈRE

CHAPUIS, *seul, portant les vêtements d'un prisonnier.*

La neige étend partout son linceul virginal,
Et la mort en mon cœur chante son chant fatal.
Tout est tristesse et pleurs au sein de la nature :
Comme un frémissement passe un sombre murmure.
Depuis dix mois j'attends au fond de ces cachots
Surmontant ma douleur, étouffant mes sanglots,
Que se lève pour moi le jour de la justice.
Oh! comme mes bourreaux ont doublé mon supplice!
Comme ils ont pris plaisir à torturer mon cœur!
Comme ils ont lentement savouré ma douleur!
Abandonné de tous, en ce réduit infâme,
J'y pleure chaque jour le trépas de ma femme;
La moitié de ma vie avec elle est aux cieux;
Que ferai-je à présent de l'autre, malheureux!
Il me reste ma fille, ange dont la naissance
Présage un avenir de larmes, de souffrance!
Mon heure va sonner à l'horloge de mort.
Des fils des condamnés quel est le triste sort?

J'ai donné tout mon sang à ma chère patrie,
Et je meurs, à trente ans, brisé, l'âme flétrie,
Abandonné de tous ainsi qu'un criminel!
Oh! mon enfant! j'en fais le serment solennel :
Entre le peuple et toi mon amour fut le même,
Et je vouai ma vie à cette œuvre suprême
D'émanciper le peuple et faire ton bonheur.
Je tombe noblement, sans reproche et sans peur!
Ces pensers sont affreux : ils déchirent mon âme.
Que n'es-tu près de moi, ma noble et sainte femme,
Tu me consolerais; si je voyais encor
Tes beaux yeux, maintenant obscurcis par la mort,
Je serais plus vaillant! Chassons cette faiblesse.
Alors que le danger me menace et me presse,
A mes lâches bourreaux évitons le bonheur
De pouvoir proclamer que j'ai connu la peur!
Ce que j'ai fait, je suis prêt à le faire encore,
L'honneur n'est pas un mot qui vainement décore:
C'est l'obligation de faire toujours bien.
J'ai suivi son précepte et ne regrette rien.
Un prêtre peut vouloir, en sa folle colère,
Frapper un ennemi qui se débat à terre;
Ce ministre du Dieu de paix, de vérité
Ne fera pas ainsi périr la liberté!
Méan, de ton courroux je brave la menace,
Un homme comme toi ne laisse point de trace;
Il passe, accomplissant son œuvre de bourreau;
Et les persécutés, pleins d'un zèle nouveau,
Acceptent la douleur, acceptent le martyre!
Frappe! sème la mort, en ton sombre délire.
Les hommes tomberont, la liberté vivra
Et sa trace immortelle en tous lieux restera!

SCÈNE II

CHAPUIS, *assis, la tête dans ses mains* ; UN GEÔLIER, CATHERINE.

LE GEÔLIER.

On vous demande !

CHAPUIS.

Moi !

LE GEÔLIER.

Veuillez entrer, Madame !

(*Catherine paraît en deuil. — Chapuis se soulève et retombe assis. — Le geôlier sort.*)

CHAPUIS.

Ma sœur !

CATHERINE.

Je vous retrouve en ce réduit infâme.

CHAPUIS.

Ce réduit n'a pour moi rien de déshonorant ;
L'innocent prisonnier pour le monde est plus grand.

CATHERINE.

Mes yeux sont obscurcis et je vous vois à peine.
Que maudit soit l'évêque !

CHAPUIS.

Oubliez votre haine ;
La plainte décourage, affaiblit notre cœur.

CATHERINE.

Mais on veut votre mort !

CHAPUIS, *voyant ses vêtements.*

Et je l'attends sans peur !
Ah ! ce deuil !

CATHERINE.

Mon ami!

CHAPUIS.

Sœur, j'ai tout mon courage!
Mon front n'est point brisé par ce dernier orage,
Parlez-moi des absents, leur souvenir m'est cher;
Ma lèvre se taira, mon cœur a tant souffert!

CATHERINE.

Cécile!

CHAPUIS.

Non, ma sœur, parlez-moi de ma femme,
Racontez-moi sa mort.

CATHERINE.

Ah! la pauvre chère âme!
Ce fut votre départ qui creusa son tombeau!
Pour l'évêque ce fut un triomphe nouveau.

CHAPUIS.

Elle vivait par moi; sa vie était ma vie,
L'avenir nous semblait chose digne d'envie!
Et le vent de malheur emporta nos projets.
De l'Eternel qui peut deviner les secrets?

CATHERINE.

D'abord elle espérait; mais le mal en silence
Avait brisé son corps si rempli de vaillance.
Elle s'affaiblissait lentement chaque jour,
Et son dernier soutien venait de son amour.
Pâle, triste, amaigrie, elle allait, grave et sombre,
Errant par les chemins, plaintive comme une ombre,
Choisissant les endroits qui lui parlaient de vous,
On la trouvait souvent y pleurant à genoux.
Octobre était venu : la mort, lente et terrible,
Gardait notre logis; mais au mal insensible,
Marie allait, vaillante. Un jour, elle partit :

Je voulais l'arrêter ; mais elle me sourit :
« Une dernière fois, laissez-moi voir encore,
« Ma sœur, les lieux tous pleins du mari que j'adore.
« A bientôt !... » Et le soir, elle ne revint pas.
Seule, en notre logis, moi, je pleurais tout bas.
Quand le matin parut, courant par la campagne,
A mon tour je cherchai votre pauvre compagne.
Au détour d'un chemin, je la vis.. Ah ! Chapuis,
Je voudrais tout vous dire, hélas ! je ne le puis !

(*Elle se cache les yeux et sanglotte.*)

CHAPUIS, *après un silence.*

Parlez... Elle était morte !

CATHERINE, *pleurant.*

Immobile et glacée,
En travers du chemin Marie était posée,
Ses yeux clos à demi se tournaient vers les cieux !
Et sur sa lèvre errait un sourire joyeux :
On eût dit que la mort continuait son rêve.

CHAPUIS.

La vie en est un long que le trépas achève !

(*Ils pleurent tous deux.*)

CATHERINE.

Mon frère, c'est là tout !

CHAPUIS.

Je vous bénis, ma sœur,
Vous avez noblement soutenu le malheur.

CATHERINE.

Que n'avez-vous point fait autrefois pour moi-même !
Mon frère, on est heureux de servir ceux qu'on aime !

CHAPUIS.

Vers la tombe isolée où mon épouse dort,
Allez chaque matin porter des fleurs ; la mort
Se plaît aux souvenirs que lui donne la vie ;

Priez pour sa mémoire. Oh ! ma femme chérie,
Je te verrai bientôt !

CATHERINE.

Non, laissez-moi l'espoir.
Chapuis, votre Cécile a besoin de vous voir.

CHAPUIS.

Hélas ! je ne puis rien pour cette tête blonde !
Ce cachot pour jamais me sépare du monde ;
L'évêque en m'y jetant a décidé mon sort.
Du moment qu'il m'accuse, il me condamne à mort.
Ce qu'il attaque en moi, c'est la liberté sainte ;
S'il me laissait la vie, il avoûrait sa crainte ;
Chapuis est peu de chose en ce moment fatal,
La république seule est au noir tribunal !
Elle est le gage ardent de la grande conquête :
Il croit briser ce gage en abattant ma tête !
Il use en ce moment de la loi du vainqueur,
S'il ne le fesait pas, on dirait qu'il a peur.

CATHERINE.

Doit-on verser le sang pour frapper une cause ?
La vertu vous défend, qu'il l'attaque s'il l'ose !

CHAPUIS.

La vertu n'est qu'un mot !

CATHERINE.

Un mot saint, grand et bon.
Si le vertueux meurt, au méchant que fait-on ?

CHAPUIS.

Dans cette lutte ardente où gît la politique,
Il n'est qu'une vertu, sainte, ardente, héroïque :
Celle qui nous conduit où va notre drapeau.
Vainqueurs à la victoire et vaincus au tombeau !
L'honnêteté n'est rien ; au sein de la mêlée,
La vertu prend son vol et s'enfuit, éplorée.

Le coquin le plus fort ramasse le pouvoir
Et s'en fait un manteau ; quoique hideux à voir,
Il faut sous son talon que la vertu s'incline !
La force prime tout !

CATHERINE.

Ah ! justice divine !
En me parlant ainsi vous me glacez d'effroi.
Pour garder l'innocent, n'est-il donc rien ?

CHAPUIS.

Son droit !
Cette force cachée au sein de la faiblesse,
Qui poursuit le tyran de sa voix vengeresse ;
Et qui vient le frapper lentement à son tour.
Rayon venu du ciel éclatant au grand jour !
Rien ne peut étouffer le cri de la justice.
Le maître peut agir selon son bon caprice ;
Comme un dur châtiment cette voix en tous lieux
Le poursuivra. Ma sœur, un martyr vertueux
Laisse au sombre avenir le soin de sa mémoire.
Une voix parlera : c'est la voix de l'histoire !

SCÈNE III

CHAPUIS, CATHERINE, Un Geôlier.

LE GEÔLIER.

Madame, il faut partir (*Elle pleure*).

CHAPUIS.

Bon courage, ma sœur.
Nons nous verrons plus tard dans un monde meilleur !

CATHERINE.

Hélas !

CHAPUIS.

A ma Cécile, apprenez que son père
Fût un homme de bien !

CATHERINE.

Non, malgré tout j'espère.
A bientôt !

CHAPUIS.

A bientôt ! (*Elle sort avec le geôlier.*)
Espoir, rayon vermeil,
Notre cœur désolé te salue, ô soleil !

SCÈNE IV

CHAPUIS, DEVOS.

DEVOS.

Grégoire !

CHAPUIS.

Jean, c'est toi !
(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.)

DEVOS.

Moment rempli d'alarmes !
J'ai le cœur déchiré.

CHAPUIS.

Jean, dévore tes larmes.
On nous épie, ami, sois fort ainsi que moi.
Mes bourreaux souriraient s'ils voyaient notre émoi.

DEVOS.

Ah ! mon cœur est trop plein !

CHAPUIS.

Le mien pleure en silence.

DEVOS.

Et je n'ai pu venir soulager ta souffrance.

CHAPUIS.

On craignait mes discours, on voulait le secret.
Qu'ils se rassurent, va, ce cachot est discret !

DEVOS.

Maintenant que leur œuvre est presque terminée,
Que leur arrêt fatal marque ta destinée,
Ils vont prendre avec toi le ton de la douceur.

CHAPUIS.

Peut-être de frapper l'innocent ont-ils peur !
Terribles, je les hais ; cléments, je les méprise ;
Ma vie est en leurs mains, qu'ils frappent à leur guise.
Mon sacrifice est fait, je n'y reviendrai pas ;
S'ils m'offraient le pardon, je voudrais le trépas !

DEVOS.

Que dis-tu ? Ce serait une insigne folie.
Le devoir à ta cause en ce moment te lie,
Mourir serait la fuir !

CHAPUIS.

Son triomphe est ma mort !

DEVOS.

Ta fille, malheureux, doit donc subir ton sort !

CHAPUIS.

Ah ! pourquoi me parler de ce cher petit être,
Qu'en un jour de courroux le Seigneur a fait naître ?
C'est briser mon courage et doubler ma douleur.

DEVOS.

C'est parler la raison à ton aveugle cœur ;
Ta fille a sur ta vie un droit imprescriptible,
Vis, dût cette action te paraître pénible !

CHAPUIS.

Innocent, veux-tu donc que j'accepte un pardon ?

DEVOS.

La raison te dit oui !

CHAPUIS.

Mon honneur me dit non !

DEVOS.

Toujours des mots ! Toujours cette folie immense
Qui t'a fait te nourrir d'une absurde espérance.
Tu vécus, cher ami, par ton rêve enivré,
Sans raisonner, sans voir, sombre, triste, enfiévré !
Par de faux sentiments ta raison affolée
Se laissait égarer. Vaincue et désolée,
La voilà maintenant en face d'un danger ;
Rien n'a pu l'émouvoir ! rien ne peut la changer !
D'un côté, j'en suis sûr, l'évêque en sa clémence
T'offrirait le pardon, si tu pleurais l'offense ;
De l'autre, c'est la mort ! La mort, songes-y bien !
A trente ans !..... A ton cœur tout cela ne dit rien ?

CHAPUIS.

Cela me dit, ami, qu'en ce moment suprême,
L'honnête homme ne doit, s'enfermant en lui-même,
Que suivre les leçons que lui dicte son cœur :
J'écoute la raison, et méprise la peur.
Quoi ! j'irais m'accuser d'un crime chimérique,
D'une folle alliance avec la République !
D'avoir voulu livrer mon pays aux Français !
Alors que mon passé vient démentir ces faits.
Non, non ! Si ma vertu demeure mon seul crime,
Sans trembler je consens à m'offrir en victime ;
J'aime mieux succomber au milieu du combat
Que de m'entendre après appeler renégat !

DEVOS.

Ce n'est renier rien que d'accepter la vie
D'un maître qui toujours peut, selon son envie,

Vous l'enlever ! Chapuis, pourquoi tant hésiter ?
Ce qu'on viendra t'offrir, tu devras l'accepter.

CHAPUIS.

Quoi ! je m'accuserais moi-même d'un tel crime !
Si j'accepte un pardon, on trouvera sublime
L'âme de cet évêque ! Ah ! tu me fais horreur,
En voulant me courber devant mon oppresseur !
Non j'aime mieux mourir avec mon innocence,
Que de vivre souillé par sa fausse clémence.
Vivant, je rougirais de lui devoir mes jours,
Mort, je serai plus grand !

DEVOS.

Tu résistes toujours ?
Eh bien ! par le saint nom de ta vaillante femme
Dont le ciel pour jamais a repris la belle âme,
Je te supplie, ami, de réfléchir encor.
Choisis la liberté.

CHAPUIS.

Non, je choisis la mort.
N'évoque pas le nom de ma noble compagne,
Car ce nom rend plus grand le désir qui me gagne
De la revoir bientôt ! — Non, non, ce n'est point toi,
Femme, qui me dirait de renier mon droit,
De flatter l'oppresseur qui demande ma tête !
Ton époux en mourant agit en homme honnête

DEVOS.

Implacable orgueilleux, puisque tu ne veux pas,
Par un mot t'arracher à l'horrible trépas,
Je t'empêcherai bien, moi, de mourir quand même !

CHAPUIS.

Que dis-tu ?

DEVOS.

Que chacun en ce péril extrême,

Ne peut t'abandonner. A Verviers, tes amis
De t'enlever ont fait le projet!

CHAPUIS.

Je frémis!

DEVOS.

Je connais leur complot. Dans une heure peut-être,
Ils seront dans ces lieux: tu les verras paraître.
Les geôliers sont gagnés. Miséricordieux,
Tes gardiens sur ce rapt sauront fermer les yeux.
On ne veut point ta mort!

CHAPUIS.

Mais on la craint sans doute.
L'arrêt de l'avenir, voilà ce qu'on redoute;
Le sang de l'innocent est un pesant fardeau,
Le déshonneur suffit à l'évêque bourreau!

DEVOS.

Laisse faire et tais-toi!

CHAPUIS.

Va, Jean, cesse un tel rôle.

DEVOS.

Non, je veux te sauver, tant ce péril m'affole.

CHAPUIS.

Il ne me cause à moi, ni crainte, ni terreur;
Pose un instant ta main, là, tout près de mon cœur,
Il ne bat pas plus fort.

DEVOS.

Ah! tu n'es pas un homme;
C'est l'orgueil qui t'aveugle, et tu veux qu'on te nomme
Martyr!

CHAPUIS.

Ami, tais-toi, je suis un convaincu
Qui se livre au bourreau, par la force vaincu.

DEVOS.

Tu fais taire ton cœur, tu mets sur ton visage
Un masque généreux; tu forces ton courage.

CHAPUIS.

Je meurs tout simplement, sans crainte, sans effroi :
Dieu traça mon chemin, j'ai marché devant moi.

DEVOS.

Mais vis, puisqu'on le veut !

CHAPUIS.

Ouvre donc cette porte,
Qu'en toute liberté, le front levé, j'en sorte;
Que l'évêque, avouant ses injustes rigueurs,
Par son vrai repentir apaise mes douleurs;
Qu'il me rende ma place au sein de la commune,
Oui, qu'il fasse cela ! Sans plaintes, sans rancune,
Je vivrai si tu veux; mais fuir le front flétri,
Jamais ! De quel limon me crois-tu donc pétri ?

DEVOS.

Je suis vaincu par toi ! J'admire ta grande âme !

CHAPUIS.

Là haut, je vais bientôt revoir ma sainte femme !

DEVOS.

Pour te rendre si fort, Dieu t'a pris en sa main.
Qu'as-tu fait pour cela ?

CHAPUIS.

Je suis républicain !
J'aime la vérité, la vertu, la justice !
Jadis Jésus marchant noblement au supplice,
Noya l'univers dans sa divine clarté.
Plus humble, je mourrai, moi, pour la liberté !
Quand on a d'un regard pu découvrir la cîme
Où brille sa splendeur admirable et sublime,
On ne résiste plus, on adore et l'on meurt;

Et, même en expirant, la crainte fuit du cœur!
Je ne suis plus un homme, ami, mais une chose
Qui donne tout son sang à la divine cause :
J'ai soif de mon martyre; je désire la mort
Et bénis le Seigneur de m'offrir un tel sort!

DEVOS.

Ta foi me réconforte, et ta vertu me touche;
Le ciel semble parler, Grégoire, par ta bouche:
L'œuvre qui fait jaillir un pareil défenseur
Est une œuvre de Dieu!

CHAPUIS.

Nous détruisons l'erreur.
Au nom du grand, du vrai, nous portons la lumière,
Du faîte des palais au seuil de la chaumière.
La foi guide nos pas; nous pouvons soutenir
Les luttes du présent, nous avons l'avenir!
A nous tout ce coin sombre où rien ne brille encore,
Le siècle marchera; la flamme qui dévore
Se répandra partout; et la clarté soudain
Jaillira, vif éclair, aux yeux du genre humain!
Et l'on évoquera nos plaintives mémoires.
Alors, pour nous viendront les jours de saintes gloires,
Nos pas auront tracé le chemin devant ceux
Qui, bravement, voudront nous suivre glorieux.
Les nobles trembleront, le peuple sera maître;
Ces jours sont loin encor, mais ces jours doivent naître.
L'eau ne remonte pas vers sa source : un torrent
Ne peut pas s'arrêter! Si, farouche tyran,
Un prêtre vient briser d'un mot notre carrière,
Nous tomberons vaincus, mais nos fils sont derrière!
Rien ne peut arrêter le dénouement fatal:
L'œuvre dans notre sang trouve son piédestal!

DEVOS.

Parle, Chapuis, ami, que je t'entende encore!
La vérité pour moi brille comme l'aurore
D'un jour nouveau. Chapuis, ton sort sera le mien!

CHAPUIS.

Non, car de mon enfant tu restes le gardien.

DEVOS.

Ainsi, tu veux mourir?

CHAPUIS.

Te mettant à ma place,
Dis-moi, que ferais-tu?

DEVOS.

Cher Grégoire, par grâce?....

CHAPUIS.

Réponds sans hésiter. Dis ce que tu ferais.

DEVOS.

Eh bien! pardonne-moi, mon ami, je mourrais!

CHAPUIS.

Ton cœur comprend le mien!

DEVOS.

Ah! mon âme chancelle!

CHAPUIS.

Point d'adieux, point de pleurs!

DEVOS.

Ta mémoire immortelle,
A défaut de ton corps restera parmi nous.

CHAPUIS.

Oui, que mon souvenir vienne, paisible et doux,
Eveiller quelquefois vos cœurs!

DEVOS.

Moi, de ta fille

Je serai le soutien.

CHAPUIS.

Alors, je meurs tranquille.
Adieu !

DEVOS.

Que vais-je dire à ce peuple éploré,
Dont tu fus un moment le conseil adoré?

CHAPUIS.

Dis lui que de mon nom gardant la souvenance,
Il l'évoque parfois avec reconnaissance ;
Que je meurs en l'aimant, que je suis tout à lui !
Mais le temps comme un souffle à te parler s'enfuit.
Adieu, je te bénis !

DEVOS.

Oh ! souffrance éternelle,
Je ne te verrai plus !

CHAPUIS.

Dans la gloire immortelle
Le ciel nous unira ! Mais songe à ton serment,
Je te lègue ma fille en ce triste moment !

DEVOS.

Je la ferai souvent prier pour ta mémoire.

CHAPUIS.

Et ces prières-là vaudront mieux que la gloire !
Frère, rappelle-toi !

(Ils s'embrassent. Devos sort en se cachant les yeux.)

DEVOS.

Le ciel dans l'avenir
Fera briller ton nom, ô généreux martyr !

SCÈNE V

CHAPUIS, FRÉRON.

FRÉRON.

Que la paix du Seigneur, Chapuis, vous réconforte!
C'est la vie ou la mort qu'ici je vous apporte.
Il appartient à vous de décider.

CHAPUIS.

Comment?
Bientôt je connaîtrai l'inique jugement
Qui me condamne à mort. Que vous faut-il encore?

FRÉRON.

Rien! mais le ciel clément permet, lorsqu'on l'implore,
Le pardon de l'offense!

CHAPUIS.

A tout homme de cœur
Un pardon ennemi paraît une rigueur.
J'ai dit dans le procès ce que j'avais à dire:
Tout est fini pour moi!

FRÉRON.

Votre esprit en délire
S'égare; Monseigneur verrait avec plaisir
Du pécheur converti le juste repentir.

CHAPUIS.

Que Monsieur de Méan conserve sa clémence
Pour le crime, mais moi, fort de mon innocence!....

FRÉRON, *l'interrompant.*

Vous êtes un rebelle, oh! ne le niez pas.
Vous avez attiré les Français; sous leurs pas
Le sol de la patrie a tressailli de honte.

CHAPUIS.

Vous savez bien, Monsieur, que cela n'est qu'un conte!

Les Français sont venus en maîtres, en vainqueurs,
Et nous eussions haï tous ces envahisseurs,
S'ils n'avaient point fondé, despotes que vous êtes,
La liberté sublime à coups de baïonnettes.
Ce fut comme un soleil fécondant nos sillons,
Et chassant notre nuit par ses ardents rayons.
Nous fûmes éblouis ! En sommes-nous coupables ?

FRÉRON.

Vos tristes attentats sont en tous points blâmables.
L'évêque, votre maître, avait été chassé ;
Par de nouveaux décrets détruisant le passé,
Les vainqueurs à Verviers mirent leur république.
Vous avez accepté la fonction publique
De membre communal ; était-ce bien le fait
D'un ami du prélat, d'un fidèle sujet.

CHAPUIS.

On accepte le bien, de quelqu'endroit qu'il vienne !

FRÉRON.

Chaque homme a sa croyance.....

CHAPUIS.

Et j'ai suivi la mienne.

FRÉRON.

Ne m'interrompez pas ! Personne n'a le droit
De frapper son seigneur, sous prétexte qu'il croit
Que ce seigneur a tort. A quoi sert la justice ?

CHAPUIS.

A servir bien souvent d'un maître le caprice.

FRÉRON.

Passons. Mais des Français acceptant toutes lois,
Vous avez à loisir mis le peuple aux abois !
Vous avez tout changé, même le mariage !
Dieu dans ce sacrement ne servit plus de gage,
Vous le chassiez au nom du droit, de la raison,

Et versant à longs flots le plus subtil poison,
Abusant du talent d'une vive parole,
Vous avez de Verviers fait une vaste école,
Où l'on apprit à tous ses soi-disant devoirs !

CHAPUIS.

La clarté se levait après des jours trop noirs.
C'était comme une joie ardente, contenue,
Qui nous faisait bénir la liberté venue !

FRÉRON.

Crimes que tout cela !

CHAPUIS.

Non, justice !

FRÉRON.

Comment !
Mais à combattre un maître on encourt châtiment.

CHAPUIS.

De maître, il n'en est pas pour l'homme véritable !

FRÉRON.

Briser ce que Dieu fit est une œuvre coupable.

CHAPUIS.

Le ciel ne peut créer le mensonge et le vol,
Il ne protége pas la rapine et le dol !
Les prêtres ont construit leur immense puissance
En répandant l'erreur, en semant l'ignorance.
Les grands les ont aidés à fonder leur pouvoir.
Combattre ces tyrans est le plus grand devoir !

FRÉRON.

Le passé malgré tout se projetait sublime :
Sa grandeur atteignait de la gloire la cîme.
Le peuple était heureux sous ses antiques lois,
Et la justice à tous offrait les mêmes droits.
L'évêque gouvernait : sous sa main paternelle
De la religion la grandeur éternelle

En contenant les grands protégeait les petits,
C'était la loi d'un père administrant ses fils.

CHAPUIS.

C'était la main du maître opprimant ses esclaves ;
L'esprit, la conscience, en sentaient les entraves,
Croire était un devoir, se soumettre une loi !

FRÉRON.

On ne raisonne pas, Monsieur, avec la foi !

CHAPUIS.

Oui, lorsque cette foi nous vient de Dieu lui-même ;
Mais quand l'homme en a fait une force suprême,
Qu'il manœuvre à son aise et selon son désir,
La raison nous oblige à ne pas obéir !

FRÉRON.

Taisez-vous, malheureux, vous blasphémez !

CHAPUIS.

J'atteste
Ce que croit ma raison ; que Dieu fasse le reste !

FRÉRON.

Courbez-vous, orgueilleux, et la vie est à vous.

CHAPUIS.

En confirmant mon droit, mourir me semble doux !

FRÉRON.

Ainsi vous refusez ce que je vous apporte?
Lorsque j'aurai franchi le seuil de cette porte,
Il ne sera plus temps ! Demandez-moi pardon ;
Nous sommes seuls tous deux, nul n'entendra !

CHAPUIS.

Non, non !

FRÉRON.

J'ai rempli mon devoir. Au bourreau votre tête !

CHAPUIS.

Le jour de mon trépas est pour moi jour de fête.

Allez, je vous pardonne et demande au Seigneur
Qu'il fasse en sa bonté grâce à mon oppresseur !

FRÉRON.

Votre sang lavera votre crime exécrable ;
Vous jouez l'innocent, vous êtes un coupable.
Loin de nous abaisser, ce sang affermira
Notre puissance à nous, que le ciel gardera !

SCÈNE VI

CHAPUIS, *seul.*

Le ciel ! ose-t-il bien l'appeler à son aide !
Son cœur cache un besoin de meurtre qui l'obsède !
Pour cet homme, tuer semble un aimable jeu ;
Il frappe sa victime en disant qu'il sert Dieu !
Ah ! Tartuffe, ce Dieu que ta voix injurie,
Ne peut voir froidement ton aimable tuerie.
Ceux que ta main immole avec acharnement
Amassent dans le ciel ton juste châtiment.
Lorsque la mort viendra te toucher de son aile,
Quand tu contempleras la splendeur immortelle,
En présence à ton tour de ton juge divin,
Leurs clameurs te feront condamner, assassin !

SCÈNE VII

CHAPUIS, puis XHOFFER.

XHOFFER, *du dehors.*

Chapuis !

CHAPUIS.

J'entends mon nom !

XHOFFER, *du dehors.*

Chapuis !

CHAPUIS.

Sous ma fenêtre
On m'appelle !

XHOFFER, *du dehors.*

Chapuis !

CHAPUIS.

Un ennemi peut-être ?
Tous les moyens sont bons pour m'enlever l'honneur !

XHOFFER, *du dehors.*

Chapuis, écoutez-nous.

CHAPUIS.

Quelle étrange clameur !
Qu'ai-je à craindre après tout, ma conduite est tracée.
(*Il ouvre sa fenêtre, une échelle de corde y est jetée, puis Xhoffer paraît au haut de l'échelle.*)
Ah ! mon front est brûlant, ma main tremble glacée ! [vous ?
D'où me vient cette échelle ? (*A Xhoffer.*) Et que me voulez-

XHOFFER, *sur la scène.*

Vous sauver, cher docteur ! Que ce moment est doux !
Venez, tous vos amis protègent votre fuite ;
Les geôliers sont gagnés ; on ne pourra de suite
Constater ce départ !

CHAPUIS.

Merveilleux dévoûment,
Je rougis d'avoir pu douter un seul moment,
O peuple ! de ton cœur la grandeur est immense !
Tu pêches quelquefois, mais par inconséquence.
Si tu laisses aller tes amis au trépas,
Hélas ! c'est que parfois tu ne les comprends pas !

XHOFFER.

Depuis neuf mois, docteur, nous vivons dans les larmes,

Verviers à tous les yeux dut cacher ses alarmes,
Car l'évêque est puissant et nous tient en sa main;
Mais il n'est un beau jour qui n'ait un lendemain.
Nous avons partagé votre lente souffrance;
Quand nous avons perdu la dernière espérance,
Nous avons décidé qu'il était temps d'agir
Et nous venons, docteur, vous sauver ou périr.

CHAPUIS.

Me sauver, pauvre ami; la chose est impossible!
Vous pouvez arracher à ce maître terrible
Mon pauvre corps brisé, l'emmener loin d'ici:
Mais votre liberté, sauvez-la donc aussi!
Jésus pouvait d'un mot éloigner son calice,
Et le Dieu jusqu'au bout s'offrit en sacrifice;
Il affirma le bien au milieu de son sang,
Et sa croix en devint le signe tout puissant!
C'est que Jésus savait qu'enseigner de parole,
C'est jeter au néant la plume qui s'envole.
Tout passe hormis le sang; c'est le gage fatal
Que le bien, notre ami, jette au démon, le mal!
L'échafaud est toujours la tribune féconde
D'où tout rénovateur peut s'adresser au monde.
Si je fuyais, ami, l'empreinte de mes pas
Détruirait tous vos droits! Oubliez mon trépas!
Détournez vos regards de ma cellule sombre,
Demain un pur rayon sortira de cette ombre.
Mon sang vers le Seigneur montera radieux
Et l'évêque aveuglé se cachera les yeux!
Je serai mort, c'est vrai! mais la grande immortelle,
La sainte liberté, d'une force nouvelle,
S'affirmera vaillante. Alors, calmes et doux,
Vous pourrez répéter : L'avenir est à nous!

XHOFFER.

Ah! si cet avenir nous coûte votre vie,
Le prix en est trop cher pour nous donner l'envie
De l'acquérir jamais!

CHAPUIS.

Ecoute la raison,
Nous semons : et le temps doit faire la moisson!
Qu'est un homme après tout? La pierre de la route!
L'eau filtrant du rocher s'écoulant goutte à goutte
Dans le grand infini! Va, laisse-moi mourir,
Si mon sang pour nos fils prépare l'avenir!

XHOFFER.

Venez, le temps s'enfuit!

CHAPUIS.

Non, le devoir m'appelle!

XHOFFER.

Vous acceptez la mort?

CHAPUIS.

En serviteur fidèle
Je la laisse venir.

XHOFFER.

Sans vous en détourner?

CHAPUIS.

Quand le flot vous emporte, il faut s'abandonner.

XHOFFER.

Rien ne peut vous fléchir?

CHAPUIS.

Tout m'anime, au contraire.
Par le ciel qui m'entend, par le jour qui m'éclaire,
Mon sort doit s'accomplir; ami, n'insiste plus.

XHOFFER.

Que vais-je dire, hélas! aux amis éperdus
Qui comptaient vous sauver?

CHAPUIS.

En ce moment suprême,
Il me semble revoir tous les êtres que j'aime ;
Porte leur mes adieux, ma bénédiction !
O Verviers ! je t'aimai. Ta rénovation
Fut l'œuvre de ma vie, et ma mort la complète.
Sois fier, ô mon pays ! Lève bien haut la tête,
Jamais tu ne plias sous la main d'un tyran ;
Libre tu fus petit, libre tu seras grand !
Ton passé glorieux éclate dans l'histoire,
Et d'un peuple vaillant il marque la mémoire.
Marche vers l'avenir, sans crainte, sans effroi,
Jamais on n'est vaincu lorsqu'on a le bon droit.
On vient, éloignez-vous !

XHOFFER.

Au temple de mémoire
Ton nom sera placé brillant de pure gloire.
L'avenir te sourit ! (*Xhoffer sort par la fenêtre*).

CHAPUIS, *seul*.

Demain, je serai mort ;
De l'éternel destin je connaitrai le sort !

SCÈNE VIII

CHAPUIS, Un Geôlier, Des Gardes.

LE GEÔLIER.

Chapuis, le tribunal va rendre sa sentence.

CHAPUIS.

Dieu fasse qu'elle soit ma dernière souffrance !

LE GEÔLIER.

Etes-vous las de vivre, et voulez-vous mourir ?

CHAPUIS.

Je suis las de prier, d'attendre, de souffrir !
Marchons, Messieurs, marchons, je suis plein de courage,
Je touche enfin le port et puis braver l'orage.

LE GEÔLIER.

Le port, un grand trou noir !

CHAPUIS.

Un éclair radieux.
Brisant mes liens charnels pour me porter aux cieux !

ACTE QUATRIÈME

LE TRIBUNAL

Au lever du rideau, le tribunal n'est pas encore en séance; la scène est remplie de peuple. Au fond, quelques soldats. A droite, le banc des accusés, vide comme le tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE

DEUX OUVRIERS, MARIE-JEANNE. (*Ils forment un groupe à gauche.*)

PREMIER OUVRIER.

Le tribunal est lent à rentrer en séance !

MARIE-JEANNE.

Il reviendra trop tôt pour frapper l'innocence !

DEUXIÈME OUVRIER.

Femme, parlez plus bas ! Vous pourriez payer cher
Ce mot là !

MARIE-JEANNE.

Le docteur a pour nous tant souffert,
Que cacher mes regrets me paraît une honte.

PREMIER OUVRIER.

L'évêque est tout puissant, et sa justice est prompte !

MARIE-JEANNE.

Je n'ai pas peur ! Comment des hommes valeureux
Laissent-ils torturer ainsi ce malheureux ?
Je ne suis, voyez-vous, qu'une chétive femme,
Mais pour sauver Chapuis, je donnerais mon âme,
Il a fait tant de bien ; c'est notre père à tous,
Et vous ne ferez rien pour éviter les coups
Que ce prélat maudit fait tomber sur sa tête !

PREMIER OUVRIER.

Nous sommes désarmés !

MARIE-JEANNE.

Le supplice s'apprête,
La hache du bourreau s'aiguise ; avez-vous peur ?

PREMIER OUVRIER.

Nous lutterions en vain !

MARIE-JEANNE.

Vous n'avez pas de cœur.
Lorsque ses ennemis le frappent avec rage,
Sauver un innocent est prouver son courage !
Parmi vous il en est que Chapuis secourut,
Ce souvenir a-t-il à jamais disparu ?
Montrez donc en ce jour votre reconnaissance :
Soyez forts, soyez grands, aidez la Providence ;
Et s'il vous en coûtait quelque pénible effort,
Vous en serez payé, l'arrachant à la mort.

PREMIER OUVRIER.

Le sauver nous plairait.

MARIE-JEANNE.

Vous craignez votre maître !

PREMIER OUVRIER.

Nous craignons son courroux.

MARIE-JEANNE.

Chimères que fait naître

Un cœur qui du passé ne sent plus les bienfaits.
Chapuis pour vous aider a-t-il tremblé jamais ?

PREMIER OUVRIER.

Il a fait son devoir !

MARIE-JEANNE.

Faites aussi le vôtre !

PREMIER OUVRIER.

Lui donner notre sang, est-ce donc là le nôtre?

MARIE-JEANNE.

Donnez tout ce qu'il faut pour assurer ses jours ;
Car s'il mourait, son sang vous poursuivrait toujours !

DEUXIÈME OUVRIER.

Elle a raison ; prouvons que malgré l'esclavage,
Les fils de Franchimont ont encor du courage !

SCÈNE II

DEUX OUVRIERS, MARIE-JEANNE ; DEVOS, XHOFFER.

(*Tous ces personnages sont groupés à gauche et causent entre eux*).

MARIE-JEANNE.

Enfin votre triomphe est proche d'arriver !
Vous venez applaudir !

DEVOS.

Moi ! je viens le sauver !

MARIE-JEANNE.

L'évêque, votre ami, va frapper notre père.

DEVOS.

Dieu veille sur Chapuis. Je m'incline et j'espère.

PREMIER OUVRIER.

Il était notre guide, il vous fallait son sang ;

Bon serviteur de Dieu!

DEVOS.

Par le ciel tout puissant,
Je donnerais mes jours pour protéger sa vie!

MARIE-JEANNE.

Sa vertu vous troublait.

DEUXIÈME OUVRIER.

Vous lui portiez envie!

DEVOS.

Je l'aimais comme un père, ah! ne m'accusez pas.
Mes yeux se sont ouverts et je pleure tout bas
D'avoir servi l'erreur, soutenu le mensonge;
J'ai trouvé le chemin; mon passé n'est qu'un songe
Dont je veux effacer même le souvenir.

MARIE-JEANNE.

Ah! si vous dites vrai, nous devons vous bénir!

DEVOS.

De vos loyales mains la cordiale étreinte,
(*Ils se serrent la main.*)
Bannira de nos cœurs la dernière contrainte.
L'œuvre de liberté compte un nouveau soldat,
Qui brûle de trouver une place au combat!

XHOFFER.

Eh bien! il en est un que le ciel nous prépare;
Arracher sa victime à ce prélat barbare.
Le voulez-vous?

TOUS.

Oui, tous!

PREMIER OUVRIER.

Nous sommes peu nombreux!

XHOFFER.

Le nombre ne fait rien lorsqu'on est courageux!

MARIE-JEANNE.

Le ciel protégera votre sainte vaillance !

DEVOS.

Voici le tribunal, amis, faites silence !

(*Le tribunal entre au fond. Chapuis à gauche traverse la scène entre les gardes. Légères rumeurs.*)

SCÈNE III

CHAPUIS, *entre deux gardes*, FRÉRON, Le Tribunal. Deux Ouvriers, MARIE-JEANNE, DEVOS, XHOFFER.

FRÉRON.

Messieurs, en ce moment auguste et solennel,
Implorons les clartés de Dieu, juge éternel !
(*Tout le monde se découvre. On s'assied.*)
Chapuis, en combattant votre maître équitable,
D'un forfait odieux, vous devîntes coupable.
Le moment est venu d'expier ce forfait !

CHAPUIS.

A votre aise ordonnez, Monsieur, me voilà prêt !

FRÉRON.

Puisse le Dieu clément vous prendre dans sa grâce !

CHAPUIS.

Afin de l'acquérir est-il rien qu'on ne fasse !

FRÉRON.

Vous l'avez outragé cependant bien des fois !

CHAPUIS.

Miséricordieux, il pardonne parfois.

FRÉRON.

Priez-le donc alors, car le moment approche.

CHAPUIS.

J'ai vécu justement, je mourrai sans reproche.

FRÉRON.

Votre orgueil ne meurt pas en face du tombeau !

CHAPUIS.

L'orgueil est de ce monde et l'espoir est d'en haut.

FRÉRON.

N'est-il pas une voix dans votre conscience
Qui vous fasse pleurer la grandeur de l'offense?

CHAPUIS.

J'ai rempli mon devoir !

FRÉRON.

Insensé, courbez-vous !

CHAPUIS.

Devant toi, Créateur, je me mets à genoux ! (*Il s'agenouille.*)

FRÉRON.

Découvrez-vous, Messieurs, pour entendre lecture
De l'arrêt prononcé ! (*Tout le monde se découvre de nouveau.*)

DEVOS.

Ah !

FRÉRON.

D'où vient ce murmure?

DEUXIÈME OUVRIER.

(*Bas*) Faut-il nous élancer?

XHOFFER.

(*Bas*) Ce n'est pas le moment.

FRÉRON, *debout.*

De Monseigneur voici l'auguste jugement :
« Une secte nouvelle en ce moment défie
« Notre religion : c'est la philosophie!
« Des fous, des novateurs s'emparant des esprits,
« Mènent à l'inconnu tous les peuples surpris.
« Ils ont chassé Jésus, notre maître, du Temple

« Au nom de la raison ! Il nous faut un exemple !
« Chapuis au mouvement fit prendre un large essor ;
« L'évêque a décidé qu'il mérite la mort !

CHAPUIS, *debout.*

Je crois en Dieu ! Ma voix s'élève solennelle
Pour affirmer du ciel la splendeur immortelle.
Je suis républicain, j'aime la vérité
Et je meurs pour avoir servi la liberté !

XHOFFER, *s'élançant.*

Non, tu ne mourras pas, le peuple en sa justice
Casse l'inique arrêt qui te jette au supplice !
L'évêque veut ta mort, nous ne la voulons pas !
En avant ! Verviétois ! Sauvons-le du trépas !

TOUS.

En avant !

(*Le peuple lutte avec les gardes. — Tumulte.*)

FRÉRON, *debout.*

Dieu puissant !

MARIE-JEANNE, *apostrophant Fréron.*

Rendez-nous notre père !

CHAPUIS, *se levant.*

Amis, écoutez-moi !

DEVOS.

Le lion populaire
Rugit ! Bravo, Verviers !

XHOFFER.

Magnifique réveil,
Le peuple se rappelle et chasse le sommeil !

FRÉRON.

Vous outragez l'évêque en sa toute puissance.
Tremblez, vous paierez cher cette mortelle offense !
Gardes, défendez-nous !

CHAPUIS, *essayant de parler.*

Amis !...

MARIE-JEANNE, *montrant Fréron.*

Le lâche a peur !

Voyez comme il est pâle !

PREMIER OUVRIER.

Il tremble de terreur !

MARIE-JEANNE.

Fréron, nous nous rions de ton œil terne et louche !

FRÉRON.

Misérables, malheur à celui qui nous touche !

XHOFFER.

Au banc des accusés, amis, mettons Fréron !

MARIE-JEANNE.

A mort le juge inique !

DEUXIÈME OUVRIER.

Au bourreau, le larron !

TOUS.

Au bourreau ! (*Ils s'élancent pour le saisir.)*

DEVOS, *cherchant à entraîner Chapuis.*

Viens, ami, viens vite, le temps presse !

CHAPUIS, *se dégageant.*

Me prends-tu pour un lâche ?

DEVOS.

Oh ! mortelle tristesse !

Il nous échappe encor !

CHAPUIS, *sur les marches du tribunal et les bras ouverts entre le peuple et Fréron.*

Ah ! s'il vous faut du sang,
Frappez-moi le premier ! Oui, par le Dieu puissant,
Je vous empêcherai de commettre un tel crime !

XHOFFER, *à Devos.*

Cet homme est insensé !

DEVOS, *à Xhoffer.*

Non, cet homme est sublime !

CHAPUIS.

Vaillants Franchimontois, race de fiers soldats,
D'une œuvre de bourreaux ne vous salissez pas !

XHOFFER, *courant à lui.*

Nous sauverons tes jours, tes prières sont vaines !

CHAPUIS.

Malheureux, vous forgez en ce moment les chaînes
Dont l'évêque plus tard chargera votre main !

XHOFFER, *essayant de l'entraîner.*

Nous voyons le présent !

CHAPUIS, *se dégageant.*

Un jour sans lendemain
Est un rêve insensé ? Réfléchissez encore.
Je ne commande pas, amis, je vous implore.
Au nom de votre honneur qui périrait ici,
Laissez ceux que le sort mit à votre merci.
C'est d'un cœur généreux de mépriser l'outrage ;
L'homme ne doit jamais se soumettre à sa rage.
De tous vos sentiments n'écoutez que les bons,
C'est folie après tout que frapper sans raisons.
Ces hommes sont ici pour remplir un office,
Vous blâmez, dites-vous, leur cruelle injustice !
Ce sont des instruments agissant au hasard.
Dans un crime, doit-on condamner le poignard ?
Est-ce lui le coupable ou la main qui le guide ?
Ces gens dans leur mandat trouvent leur sainte égide,
Quiconque y toucherait deviendrait criminel !

MARIE-JEANNE.

Ils vous attaquent bien !

CHAPUIS.

Un décret solennel

Vous a dit que l'évêque atteignait un coupable.
Je suis son ennemi!

DEUXIÈME OUVRIER.

Cet évêque du diable
Ne peut avoir le droit de frapper nos amis!
Depuis assez longtemps nous gémissons soumis!

PREMIER OUVRIER.

Nous sommes las enfin!

DEVOS.

Terrible lassitude!

CHAPUIS.

Peuple, si de mes soins tu gardes gratitude,
Ecoute enfin ma voix! Laisse de vains projets;
La mort pour l'homme juste est un moment de paix.
La mienne m'apparaît toute pleine de charmes,
Elle dissipera vos peines et vos larmes;
Je suis cette victime offerte sur l'autel,
Qui doit vous racheter aux pieds de l'Eternel.
Les empereurs romains entassaient des victimes :
Croire en Dieu leur semblait le plus lâche des crimes,
Les chrétiens succombaient en confessant Jésus,
La religion vit, et l'empire n'est plus!
Notre croyance à nous grandira noble et fière;
Elle rayonnera de toutes la première,
Peuple, laisse Chapuis monter à l'échafaud :
La liberté naîtra du fond de son tombeau!

XHOFFER.

La cause que tu sers mourra si tu succombes.

PREMIER OUVRIER.

Oui, de nos libertés, farouches hécatombes,
L'évêque les tuera si le gardien s'enfuit!

CHAPUIS.

L'avenir, c'est l'espoir!

MARIE-JEANNE.

L'avenir, c'est la nuit !

CHAPUIS.

Le borgne, le boîteux, le bossu, le myope,
Le publicain qui souffre au fond de son échoppe,
Tous se sentent heureux quand le soleil paraît ;
Leurs maux sont oubliés, et leur nuit disparaît.
C'est l'éclat rayonnant, sourire de Dieu même ;
Amis, je vous le jure en ce moment suprême,
Le ciel mit dans mes mains de splendides clartés,
Je garde dans mon cœur de saintes vérités ;
La mort fera jaillir de ma tombe féconde
Ces clartés, pur flambeau pour éclairer le monde.
Sans doute le chrétien pour vous disparaîtra,
Mais la fille de Dieu, la liberté naîtra !

XHOFFER.

De tous ces vains discours, Chapuis, faites nous grâce !

MARIE-JEANNE.

Auprès de vos amis, reprenez votre place,
Vous nous appartenez encor plus qu'à la mort !

DEUXIÈME OUVRIER.

Le bien que vous faisiez, vous le ferez encor ;
L'avenir est à vous !

CHAPUIS.

Ma triste destinée
Touche le but enfin. Ma tâche est terminée.
De votre liberté ma vie était l'enjeu !

DEVOS.

Pour consolation que te reste-t-il ?

CHAPUIS.

Dieu !

MARIE-JEANNE.

C'est toi qui nous remets les fers de l'esclavage !

PREMIER OUVRIER.

C'est toi qui viens briser notre juste courage !

DEUXIÈME OUVRIER.

Toi qui livres le peuple aux mains de son tyran !

CHAPUIS.

Je briserai vos fers tout-à-l'heure en mourant !

TOUS.

Chapuis ! (*Ils tendent les mains vers lui.*)

DEVOS, *s'interposant.*

Non, laissez-le; le supplice l'attire,
Car cet homme a l'amour sublime du martyre !

(*Le peuple se retire.*)

CHAPUIS, *remontant à son banc.*

Continuez, Messieurs, j'écoute votre arrêt.
Oubliez, s'il se peut, ce que le peuple a fait.

FRÉRON.

Mais nous n'oublions pas la grandeur de ton âme...

CHAPUIS.

Votre œuvre en ce moment vous presse et vous réclame,
J'ai rempli justement mon plus simple devoir,
Et n'ai de votre part nuls biens à recevoir.
Terminez donc, Messieurs, le peuple vous écoute !

FRÉRON.

L'arrêt est prononcé ! (*Les gardes entourent Chapuis.*)

CHAPUIS.

Je vais prendre la route
Qui mène à l'échafaud. Amis, priez pour moi,
Je meurs en affirmant des citoyens le droit !
Mais rappelez-vous bien qu'un homme véritable
Est celui qui travaille à quelqu'œuvre durable;
Que servir la justice et pratiquer le bien
Est le but indiqué pour tout vrai citoyen.
Ici-bas, tout remplit une tâche féconde,

Le brin d'herbe accomplit un devoir en ce monde.
L'homme, être tout puissant, se doit à ses pareils.
Si le ciel lui créa des horizons vermeils,
S'il peut voir et sentir, discuter et comprendre,
Si son esprit se plaît à chercher pour apprendre,
S'il est par dessus tout l'enfant du Créateur,
Un devoir tout puissant réside en sa grandeur :
C'est de porter partout l'éclat de la lumière ;
C'est d'astreindre son âme ardente, juste et fière
A tourner ses efforts vers son pauvre prochain.
S'entr'aider est la loi marquée à l'être humain :
Pour un cœur timoré c'est une lourde tâche,
Quiconque la déserte est sûrement un lâche.
On ne vit pas pour vivre, on vit pour un devoir.
Périsse qui le fuit ou ne veut pas le voir !
Vaillants Franchimontois, votre cœur ardent vibre
A toutes les grandeurs : votre berceau fut libre :
Ne l'oubliez jamais et proclamez partout
Ce droit qui fut le vôtre et qui peut braver tout !
L'or que sème le maître amollit le courage ;
En lui tendant la main vous prenez l'esclavage.
Travaillez ! enseignez ! Vos pères autrefois,
Pauvres, vivaient heureux sous leurs antiques lois.
En vous inspirant d'eux, à tous servez d'exemple ;
Fréquentez l'atelier, laissez Dieu dans le temple,
Méprisez les tyrans et demeurez unis.
Et ton nom grandira, peuple, je te bénis !

FRÉRON.

N'avez-vous point, Chapuis, quelqu' aveux à nous faire ?

CHAPUIS.

J'implore du Seigneur la grâce tutélaire,
Mais je meurs innocent !

FRÉRON.

C'est votre dernier mot?

CHAPUIS, *descendant entouré de gardes.*

Si je me suis trompé, je le saurai là-haut!

DEVOS.

Nous inscrirons ton nom au temple de mémoire.

CHAPUIS, *au milieu de la foule.*

J'ai servi mon pays sans songer à la gloire;
Et mon dernier soupir est pour toi, liberté!

MARIE-JEANNE.

Meurs en paix!

DEVOS.

J'en appelle à la postérité!

FIN

FC

P
2192
B7C5

Bauvin, Émile
Chapuis

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY